UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00282609 7

Digitized by the Internet Archive
in 2008 with funding from
Microsoft Corporation

http://www.archive.org/details/ombreschinoisesd00lemeuoft

L
2434.
63

Ombres Chinoises

LEMERCIER DE NEUVILLE

★ ★ ★

Ombres Chinoises

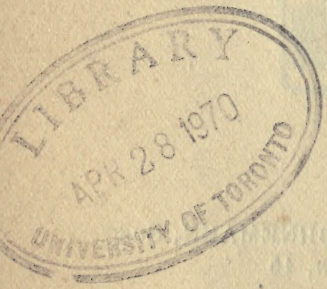
Dessins de JEAN KERHOR

PARIS
LE BAILLY, ÉDITEUR, O. BORNEMANN, Succr
15, RUE DE TOURNON, 15

Tous droits d'adaptation, de traduction, de reproduction et de représentation réservés pour la France et l'Étranger.
Copyright by O. Bornemann.

1911

PN
1981
L445



Ombres Chinoises

NOTICE HISTORIQUE

Ce n'est pas dans l'Antiquité qu'il faut rechercher l'origine des Ombres Chinoises, il est probable cependant que nos aïeux, aussi ingénieux que nous, ont du se récréer avec ces jeux de l'ombre qui donnent l'illusion de la vie à des êtres sans couleur ; mais il n'en est fait mention nulle part et c'est seulement en 1770 que nous les voyons apparaître en France.

Paris n'eut pas tout d'abord l'honneur d'avoir produit cette nouveauté ; ce fut à Versailles dans le Jardin *Lannion* (situé alors où l'on voit aujourd'hui le n° 25 de la rue Satory) que François Dominique Séraphin, alors âgé de vingt-trois ans, établit son premier théâtre. Il l'avait installé au fond d'une auberge qui occupait le principal

corps de logis de l'hôtel Lannion. Le succès ne se fit pas attendre. Les seigneurs, les grandes dames s'y donnaient rendez-vous, et leurs enfants y coudoyaient les enfants du peuple. La renommée de ces *Ombres à scènes changeantes* — telle était leur première appellation — franchit bientôt les grilles du Palais de Versailles et Séraphin ne tarda pas à faire son apparition à la cour. Pendant le Carnaval, dit Cléry, dans ses *Mémoires*, il y jouait trois fois par semaine, et il fit tant de plaisir qu'il fut autorisé à prendre le titre de *Spectacle des Enfants de France*.

Séraphin sentit alors l'ambition se glisser dans sa tête en même temps que les écus roulaient dans sa bourse; Versailles ne lui suffit plus. A un homme si bien en cour, il fallait un théâtre plus vaste, un public plus nombreux, Paris, enfin, qui consacre toutes les renommées ; aussi en 1784, Séraphin se fixe-t-il dans les galeries du Palais Royal qui venaient d'être terminées. C'est le 8 septembre qu'eut lieu l'inauguration de ce nouveau théâtre. Les représentations avaient lieu tous les jours, à six heures du soir ; les dimanches et fêtes, il y en avait deux, l'une à cinq heures et l'autre à sept. L'entrée coutait vingt-quatre sous. L'orchestre se com-

posait d'un clavecin touché par Monsieur Mozin, l'ainé.

Comme les Versaillais, les Parisiens firent fête à ce petit spectacle et c'est à qui viendrait applaudir : *Le Pont cassé*, *La chasse aux canards*, *Le magicien Rothomago*, *L'embarras du ménage*, *Arlequin corsaire*, *etc.*, *etc.*

Succès oblige ! Séraphin, tout en donnant la première place à ces ombres, voulut corser son spectacle. En 1797, il y ajouta Polichinelle et un *jeu courant* de marionnettes. Quand je dis Séraphin, je veux parler de son successeur, Moreau, ancien acteur de chez Audinot, à qui Séraphin avait cédé son théâtre en 1790.

Moreau, dans une circulaire avait averti le public de ce changement de direction : — « M. Séraphin, me cède aux conditions les plus agréables et les plus utiles pour moi, l'infiniment petit spectacle des Ombres Chinoises ; et le plus petit des acteurs est, enfin, devenu le plus petit... mais, à coup sur, le plus zélé des directeurs de Paris. »

Hélas ! ce zélé directeur, avant la fin d'une année, était obligé de rendre son théâtre à Séraphin.

Ce pauvre Moreau, du reste, ne fut pas heu-

reux dans ses entreprises ; en quittant Séraphin, il s'avise de lui faire concurrence. Lorsque la Liberté des Théâtres eut été décrétée en janvier 1791, il installa dans un sous-sol, devenu depuis le *Café des Aveugles*, un petit spectacle qu'il intitula : *Les Comédiens de bois*. Son entreprise dura à peine quelques mois. Il végéta ensuite et fut réduit à se donner en spectacle sur les places publiques. Il mourut à Marseille en 1816.

Séraphin, ayant donc repris la direction de son spectacle, fit revenir la foule à son théâtre et, pour flatter son auditoire, donna des pièces patriotiques qu'il n'eut certes pas osé jouer autrefois à Versailles. Je ne crois pas qu'on lui en sut gré. Il mourut à l'âge de cinquante-trois ans le 5 septembre 1800.

Ce fut son neveu qui lui succéda et qui pendant quarante ans, dirigea avec zèle son petit théâtre. — Outre les ombres et les marionnettes, il avait ajouté des transformations mécaniques qu'il appelait : Métamorphoses, puis *Points de vue* mécaniques. Il avait même obligé l'artiste qui tenait le piano, Théodore Mozin, à chanter de temps en temps, en s'accompagnant, des petites romances de sa composition.

En 1844, le neveu de Séraphin mourut à son tour, et ce fut son gendre qui lui succéda. Très actif, très intelligent, il donna des pièces à costumes ; il ajouta des tableaux de fantasmagorie, un diaphanorama et des intermèdes de chant. Ses affaires allaient très bien jusqu'en 1848 ; il put croire que lui aussi allait faire fortune ; mais les temps étaient changés ; il se soutint tant bien que mal pendant dix ans, 1858, époque à laquelle il dut émigrer du Palais-Royal au Boulevard Montmartre.

Dans cette nouvelle salle, plus grande que la première, il crut d'abord avoir retrouvé sa chance, mais la mort vint le frapper.

Sa veuve, avec un associé, essaya de continuer l'entreprise, mais la vogue était passée et, le 15 août 1870, les *Ombres Chinoises* avaient vécu.

*
* *

Il était réservé au *Cabaret du Chat Noir* de ressusciter ce petit spectacle et à Caran d'Ache de lui ramener sa vogue, grâce à l'Epopée, cette légende napoléonienne découpée dans un soleil de gloire. Le gentilhomme cabaretier,

Rodolphe Salis, est bien aussi pour quelque chose dans cette résurrection, grâce à sa faconde et à sa pléiade de chansonniers gaillards.

Il faut dire aussi que les ombres, destinées d'abord à amuser les petits, sont devenues aujourd'hui la récréation des grands et des délicats. Ce ne sont plus des pièces enfantines, comme *Le Pont cassé*, ou des féeries comme *Alcofribas*, les temps sont changés.

Le recueil que nous offrons à nos lecteurs a été fait par un auteur bien connu pour savoir amuser les enfants et, en même temps, intéresser leurs parents. Les petites pièces dont il est composé sont à la hauteur de l'instruction moderne qui bannit la niaiserie, l'enfantillage et surtout le pédantisme; c'est un spectacle de famille qui plaira aux grands, aussi bien qu'aux petits.

Construction du Théâtre et des ombres

I

Le Théâtre

La manière la plus simple et la plus économique d'installer un théâtre d'ombres est d'établir dans la baie d'une porte un cadre de 45 c. d'ouverture sur 30 c. de hauteur. Sur le cadre à bords plats, vous fixez une toile blanche, gommée, sur laquelle devront apparaître les ombres.

Au bas du cadre vous clouez une baguette de bois de 01 c. d'épaisseur et en haut vous tendez un fil de fer; ces deux accessoires placés en dedans servent l'un, à faire glisser les ombres, et l'autre, à les soutenir.

Un piano sera placé, du côté du public, juste en face de la scène.

II

Les Décors

A droite et à gauche de cette toile blanche gommée dont je parle plus haut, vous placerez des coulisses découpées indiquées pour chaque pièce. Ce sont des cartonnages peints en noir.

III

Les Ombres

Les ombres, qui accompagnent ce volume, sont dessinées sur des feuilles spéciales. Pour s'en servir, il faut d'abord

les coller sur du carton léger — du bristol ou de la carte ; ensuite peindre en noir, encre de chine ou vernis noir, le verso de l'image. Les personnages, sauf quelques-uns, étant soutenus et mus par le haut du théâtre, auront au sommet de la tête une tige en fil de laiton qui pourra s'accrocher au fil de fer tendu au haut du théâtre. A cette tige seront liés les divers fils destinés à faire mouvoir les articulations des personnages, ces fils seront minces et blancs. Quand la feuille d'ombres sera collée sur le cartonnage et que le verso sera peint en noir, il faudra procéder au découpage soit avec un canif, soit avec des petits ciseaux. Cela demande une certaine application.

Certaines ombres doivent être animées : coupez et percez avec une aiguille les deux parties qui doivent être assemblées ; passez un fil que vous arrêterez par un nœud de chaque côté du sujet, sans trop serrer, de façon de laisser à la partie articulée, jambes, bras, etc. la faculté de se mouvoir.

Représentations

Il est de toute nécessité que la salle soit dans une obscurité complète. Votre lumière étant dans le théâtre permettra au spectateur de voir parfaitement les personnages.

Eclairage

La question de l'éclairage est importante. Il faut que la clarté soit uniforme et que la flamme qui la produit ne se reflète pas sur l'écran. Une bonne lampe à pétrole avec réflecteur puissant peut faire l'affaire. On la place sur un meuble un peu élevé au fond du théâtre et on règle sa

hauteur de façon à ce que l'écran reçoive toute la lumière. Il vaut mieux la placer plus haut que plus bas.

Nous conseillons plutôt la lampe à projections au gaz oxhydrique qui a l'avantage de donner plus de clarté et qui permet, si l'on a pu photographier les décors, de les représenter en projection.

I

LA FÊTE DE CATHERINE

Les indications pour les entrées et les sorties des personnages sont prises du public.

Catherine (Droite.)
Babolein (Gauche.)

L'Ane. — Le Renard. — Le Porc. — La Biche. —Le Lièvre. — La Panthère. — Le Lion. — Le Porc-épic. — L'Ours. — L'Éléphant. — Le Rhinocéros.

Ces onze animaux n'ont que la tête d'animale. Le reste du corps a des vêtements humains appropriés à leur caractère. Ils entrent par la gauche et traversent le théâtre. Il en est de même des cinq animaux suivants qui ne portent pas de vêtements.

La Vache. — Le Mouton. — La Chèvre. — Le Chien. — Le Chat.

DÉCOR

Cour de ferme. — Maison à droite. — Arbres à gauche.

COSTUMES

Catherine, en fermière, *Babolein*, en paysan.

La Fête de Catherine

PIÈCE EN UN ACTE

PERSONNAGES

CATHERINE.

L'Ane.
Le Renard.
Le Cochon.
La Biche.
Le Lièvre.
La Panthère.
Le Lion.
Le Porc-épic.

BABOLEIN.

L'Ours.
L'Éléphant.
La Vache.
Le Rhinocéros.
Le Mouton.
La Chèvre.
Le Chien.
Le Chat.

SCÈNE PREMIÈRE

BABOLEIN, *puis* CATHERINE.

BABOLEIN.

Mère Catherine! Mère Catherine!

CATHERINE, *sortant de chez elle.*

Hein! Qui qui m'appelle? Tiens! C'est toi Babolein?

BABOLEIN.

Ma fine oui, c'est moi!

CATHERINE.

Et qué que tu veux, mon gas?

BABOLEIN.

Eh ben, mais, je viens vous voir et vous souhaiter une bonne fête.

CATHERINE.

Comment! Une bonne fête? Mais, mon fils, la fête est passée, c'était jeudi dernier.

BABOLEIN.

C'est y ben vrai? Mais voilà, jeudi je n'étions point prêt.

CATHERINE.

Comment dis-tu? Point prêt! Tu as oublié la date.

BABOLEIN.

Non! Non! J'voulais vous faire une surprise, mais j'm'étais mis en retard.

CATHERINE.

Explique-toi.

BABOLEIN.

Eh ben, voilà. Vous êtes la mère aux bêtes, pas vrai ? Vous les aimez ben ?

CATHERINE.

Oui, je t'aime ben, mon fils.

BABOLEIN.

Il ne s'agit pas de moi. Il s'agit des bêtes.

CATHERINE.

Ça ne fait rien ! Je ne fais pas de distinction dans mes amitiés.

BABOLEIN.

Hein ? Vous m'aimez comme une bête ?

CATHERINE.

C'est la meilleure manière d'aimer.

BABOLEIN.

Alors j'accepte cette façon-là. Voici ce que je venais vous dire : Vous qui êtes la mère aux bêtes...

CATHERINE.

Oui, oui ! C'est ainsi qu'on m'appelle.

BABOLEIN.

Si vous m'interrompez toujours...

CATHERINE.

Allons ! Parle, je me tais.

BABOLEIN.

Eh bien, j'ai réuni un tas de bêtes qui vont venir vous complimenter.

CATHERINE.

Des bêtes ! Quelles bêtes ?

BABOLEIN.

Oh ! des grosses, des petites ; la force et la faiblesse, la

bonté et la méchanceté ! — Oh ! ne craignez rien. Toutes se conduiront bien. Je ne vous demande qu'une chose, c'est de les recevoir.

CATHERINE.

Hum ! Les recevoir...

BABOLEIN.

Oh ! Il n'y aura aucun danger.

CATHERINE.

C'est égal ! Les bêtes que j'aime pourraient bien ne pas me rendre la pareille. Je vais me mettre à l'abri dans ma chaumière. Tu leur diras qu'elles me glissent leur compliment à travers la porte. (*Elle sort*).

SCÈNE II

BABOLEIN.

Ah ! Voilà ce que je craignais ! Elle a peur, et moi qui voulais l'amuser et la surprendre. J'ai eu tort de ne pas tout lui dire... Car c'est un secret ! Un secret ! Voilà une chose difficile à garder ; moi qui suis si bavard ! Je dirais même que je suis bavard comme une petite fille, s'il n'y avait pas de petites filles ici... Voyons ! Serez-vous discrètes ? Vous me le promettez ? Alors je vais tout vous dire. Oh ! mais si vous bavardez, je le saurai, mon petit doigt me le dira. D'abord je vais vous dire ce qu'est la mère Catherine.

AIR : *La Moqueuse.*
N° 9 des *Chants du 2e Age.* L. HOUSSOT.

I

Catherine est un' bonne vieille
Qui n'aime que les animaux ;
Dès que le soleil la réveille
Elle donn' du grain aux oiseaux. (*bis*)

Elle fait leur part aux poulettes,
Aux pigeons, même au gros dindon ;
Bref, on l'appell' la mère aux bêtes } *bis*
Elle n'a pas volé son nom !

II

Aux animaux elle s'attache ;
Il faut la voir, en bavolet,
Tantôt menant paître sa vache
Et tantôt recueillant son lait. (*bis*)
A tous elle fait des risettes
Aux moutons et même aux cochons,
Bref, on l'appell' la mère aux bêtes } *bis*
Elle n'a pas volé son nom !

Vous la connaissez maintenant.. Tout ce qui est faible, tout ce qui est jeune lui plaît. Elle donne des gâteaux aux petites filles et des miettes de pain aux petits oiseaux. Elle dit qu'il faut laisser voler les papillons et ne pas mettre dans une boîte les bêtes à bon Dieu. Et puis surtout ne pas battre les chiens, les jolis petits chiens, si bons, si fidèles. Oui, oui, elle est bonne, la mère Catherine! Mais introduisons ses amis, car au fait, j'oubliais de vous le dire, ce sont ses amis qui vont lui rendre visite. Sachant sa bonté pour les animaux, ils ont chacun revêtu un costume personnifiant tel ou tel animal et tout cela pour la faire rire. Mais je bavarde trop, je leur laisse la place. (*Il sort.*)

SCÈNE III

(*Les animaux entrant dans l'ordre suivant et traversant le théâtre*) L'ANE, LE RENARD, LE COCHON, LA BICHE, LE LIÈVRE, LA PANTHÈRE, LE LION, LE PORC-ÉPIC, L'OURS, L'ÉLÉPHANT, LE RHINOCÉROS.

L'ANE.

Hi! Han! Hi han! Mère Catherine, je suis le maître

d'école de votre village, Thomas l'âne. Je ne sais pas grand'-chose mais je sais apprendre à lire aux petits enfants et je vous rends bien mes devoirs. (*Il sort.*)

LE RENARD.

Bonjour, Mère Catherine, je suis Monsieur le Renard, j'ai de jolis poulets dans mon sac ! Si vous en voulez un, vous n'avez qu'à le dire, car je les ai volés pour vous. J'entends, vous n'aimez pas cela. Eh bien non, je ne les ai pas volés quoique renard, mais pour Mère Catherine que ne ferait-on pas ? Même une bonne action ! Allons ! Allons ! Acceptez mon cadeau ! Il part du cœur... et du poulailler ! (*Il sort.*)

LE COCHON.

Hin ! Hin ! Bonjour, mère Catherine, je suis votre cuisinier. J'ai eu le prix au concours de Poissy, car j'ai de bons jambonneaux. Je m'en vais vous apporter une aune de boudin. (*Il sort.*)

LA BICHE.

Où êtes-vous, mère Catherine, vous vous cachez ! Montrez vous donc ! Venez voir votre petite biche chérie, comme vous m'appeliez ! Mais non, ne vous dérangez pas, je vais vous retrouver. (*Elle sort.*)

LE LIÈVRE.

Ah ! Mon Dieu que j'ai eu peur ! En venant ici je viens de voir un homme avec un fusil, non, ce n'était pas un fusil, c'était un bâton, il m'a mis en joue et j'ai détalé, je ne vous dis que ça ! Mais voyez comme j'ai eu peur : j'ai cru que le bâton était chargé, comme les fusils et j'ai joué des pattes. Ah ! c'est vrai que je suis peureux, mais pas auprès de mère Catherine à qui je souhaite une bonne fête. (*Il sort.*)

LA PANTHÈRE.

Madame Panthère peut-elle entrer? Où est donc cette bonne mère Catherine que je la croque... de baisers et que je lui montre ma belle fourrure. L'hiver, je viendrai me coucher sur ses pieds pour la réchauffer. Ne craignez rien, mère Catherine, j'ai rentré mes griffes. (*Elle sort.*)

LE LION.

Bien que je sois le Roi des animaux et qu'on me doive tous les respects, je m'incline devant vous ma bonne madame Catherine. Si l'on vous fait jamais quelque dommage, comptez sur moi. (*Il sort.*)

L'ÉLÉPHANT.

Ah ! que j'éprouve le besoin de serrer cette bonne mère Catherine sur mon cœur ! Pourvu que je ne l'écrase pas ! C'est que si j'allais me tromper... Entrons ! (*Il sort.*)

LE PORC-ÉPIC.

Moi, vilain nègre, toujours sur ses gardes ! Moi, bon petit porc-épic dire bonjour à madame Catherine.

AIR : *Dansez Canada.*

Dansez Canada,
Zizi boubou,
Dansez Canada,
Toujours comm' ça.

Peux pas embrasser
Bonn' tit' mère Catherine
Parc' qu'ell' dit qu'ma barbe
Ça la piqu' toujours. (REPRISE.)

(*Il sort.*)

L'OURS.

Et moi aussi, je viens vous saluer, mère Catherine, quoi-

que je sois assez ours d'habitude... Oh ! vous vous reculez ! N'ayez pas peur, je ne vous mangerai pas. (*Il sort.*)

LE RHINOCÉROS, *dansant.*

En votre honneur, mère Catherine, je veux danser un petit pas. (*Il danse et sort.*)

SCÈNE IV

CATHERINE, *sortant vivement de la maison.*

Je n'en veux plus ! Je ne reçois plus. Trop de bêtes et encore de grosses bêtes qui me font mourir de peur ! Babolein ! Babolein !

SCÈNE V

CATHERINE, BABOLEIN.

BABOLEIN.

Me voilà, dame Catherine, me voilà ! Eh bien êtes-vous contente ? Vous en ai-je adressé assez de bêtes ? Avez-vous assez reçu de compliments ?

CATHERINE.

J'en ai reçu trop, mon fils, et je ne demandais pas la visite de tous ces monstres que tu m'as envoyés.

BABOLEIN.

Des monstres ! Excusez ! Les plus beaux animaux de la création.

CATHERINE.

C'est bien possible, mais ce ne sont pas mes animaux à moi, ils ne vivent pas avec moi.

BABOLEIN.

Alors, ces animaux-là, vous ne les aimez point ?

CATHERINE.

Si, je les aime tout de même, mais de loin. Ce ne sont pas ces bêtes-là que je préfère. Vous le savez bien, grand innocent. Est-ce que vous m'avez vu jamais caresser un lion, un ours, un éléphant et embrasser un porc-épic ?

BABOLEIN.

Dame ! J'avais cru bien faire ! Je m'étais dit : Pour la fête de dame Catherine, il n'y a rien qui soit trop beau. Puisqu'elle aime les bêtes, il faut lui amener celles qu'elle ne voit pas d'habitude, ça lui fera plus de plaisir.

CATHERINE.

Tu n'as pas réfléchi que ces bêtes-là ne me connaissent pas plus que je ne les connais moi-même. Elles m'ont bien fait les compliments que tu leur as dictés, mais elles ne m'ont pas paru très convaincues : Le lion me faisait les gros yeux et léchait ses babines ; la panthère semblait prête à bondir sur moi ; le cochon me flairait comme si j'étais une truffe ; l'ours ouvrait les bras comme si il allait me faire valser ; l'âne, en dressant ses oreilles, chantait une chanson qui écorchait les miennes ; enfin tous me faisaient plutôt peur que plaisir.

BABOLEIN.

Excusez-moi, madame Catherine, moi, j'avais cru bien faire ; mais je peux encore tout réparer.

CATHERINE.

Non ! Non ! Je te remercie, je ne veux plus voir personne.

BABOLEIN.

Ce n'est pas possible ! Votre fête ne peut pas se passer comme cela... Ils sont là qui attendent le moment de se

présenter ; ce sont vos benjamins. Ils comptent bien que vous allez leur faire bon accueil.

CATHERINE.

Allons ! Je veux bien, fais-les entrer.

SCÈNE VI

LES MÊMES, *puis* LA VACHE, LE MOUTON, LA CHÈVRE, LE CHIEN, LE CHAT, *entrant tour à tour.*

BABOLEIN.

Voilà votre laitière.

LA VACHE.

Bonjour notre maîtresse, je vous apporte du bon lait, bien crémeux, avec lequel vous pourrez faire d'excellents fromages, j'ai déjeuné ce matin dans une prairie où il y avait beaucoup d'herbes aromatiques et vous verrez que mon lait s'en ressent. Bonne fête, notre maîtresse. (*Elle sort.*)

CATHERINE.

A la bonne heure ! Je la reconnais, ma bonne vache. Je te remercie, je vais te traire tout à l'heure.

BABOLEIN.

Voici votre mouton.

CATHERINE.

Ah ! mon petit mouton ! Que tu es gentil ! Toi aussi tu veux me fêter ? Pour te récompenser, je te donnerai une petite sonnette que j'attacherai à ton cou avec un ruban bleu, comme cela, si tu te perds dans les champs, on et retrouvera.

BABOLEIN.

Ça vous fait plaisir, hein ? Voici maintenant votre chèvre.

CATHERINE.

Quoi ! ma chèvre aussi ! Ah ! la petite capricieuse ! Elle s'est décidée à venir ! Voilà qui est gentil de sa part ! *(On entend un chien qui aboie.)*

BABOLEIN.

Et celui-là, le reconnaissez-vous ?

CATHERINE.

Mon petit chien ! Viens, mon toutou, viens que je t'embrasse ! Nous sommes tous deux amis, dis ? *(Le chien aboie.)* Oua ! Oua ! Oui, tu me reconnais, tu es content. Tu auras un bonbon tout à l'heure.

BABOLEIN.

Il n'y en a plus qu'un maintenant, devinez lequel !

CATHERINE.

Un moineau, une colombe, une poulette ?

BABOLEIN.

Non, ce n'est pas un oiseau.

CATHERINE.

Un lézard ? Un poisson rouge.

BABOLEIN.

Non ! non ! Ce n'est pas cela.

CATHERINE.

Alors, je donne ma langue au chat.

BABOLEIN.

Précisément ! C'est votre chat. *(Le chat fait miaou miaou.)*

CATHERINE.

Quoi ! C'est mon minet. Je n'y avais pas pensé !

LE CHAT.

Je t'ai pourtant débarrassée de deux souris ce matin.

BABOLEIN.

Eh ben, mère Catherine, êtes-vous contente ?

CATHERINE.

Je crois bien, mon bon Babolein ! Mais vois-tu de toutes ces bêtes-là, c'est encore toi que j'aime le plus !

(RIDEAU)

L'INFORTUNÉ VOYAGEUR

II

L'INFORTUNÉ VOYAGEUR

Labredouille (D).
Nicolas (D).
Le Voyageur.
Tromboli.
Escopetto.
La Biquette (D).

DÉCOR

Une cour d'auberge. — Auberge à droite. — Grange à gauche. — Clôture et porte charretière à jour.

COSTUMES

Labredouille, Costume d'aubergiste.
Nicolas, Costume de valet de ferme.
Le Voyageur, Chapeau mou, veston, puis costume de gendarme.
Tromboli, Costume de voleur, culotte courte, veste, chapeau mou.
Escopetto, Costume de voleur, culotte courte, veste, chapeau mou.
La Biquette, Costume de servante d'auberge.

L'Infortuné Voyageur

PIÈCE EN UN ACTE

PERSONNAGES

LABREDOUILLE, aubergiste.
NICOLAS, domestique de Labredouille.
L'INFORTUNÉ VOYAGEUR.
TROMBOLI. } voleurs.
ESCOPETTO, }
LA BIQUETTE, servante d'auberge.

SCÈNE PREMIÈRE

LABREDOUILLE, NICOLAS, *puis* LE VOYAGEUR.

LABREDOUILLE, *sortant de l'auberge.*

Dis donc, Nicolas ?

NICOLAS.

Notre maître ?

LABREDOUILLE.

Quelle heure est-il ?

NICOLAS.

Pas loin de midi, notre maître.

LABREDOUILLE.

A quoi que tu vois ça ? Tu n'as pas de montre.

NICOLAS

C'est vrai que je n'ai pas de montre, mais je vois ça à mon ventre. Il est toujours midi quand j'ai faim.

LABREDOUILLE.

T'as peut-être raison. Voilà la voiture de Cocheville.

NICOLAS.

Elle va vous amener des voyageurs. (*On entend des claquements de fouet et des sons de trompette.*)

LABREDOUILLE, *allant à la coulisse de gauche.*

Voilà ! Voilà, Messieurs les voyageurs, Entrez à l'auberge. (*A un voyageur entré par la gauche.*) Vous êtes seul ?

LE VOYAGEUR.

Oui, Monsieur !

LABREDOUILLE.

Nicolas, prends les bagages de Monsieur et porte-les au premier, au numéro 2.

NICOLAS.

Oui, notre maître !

LABREDOUILLE.

Tu iras ensuite détacher les chevaux de la voiture.

NICOLAS.

Oui notre maître, je vas leur z'y donner du foin. (*Il sort avec la malle du voyageur.*)

LABREDOUILLE, *conduisant le voyageur dans l'auberge.*

Venez, Monsieur, on se met à table tout de suite ! (*Ils rentrent dans l'auberge.*)

SCÈNE II

TROMBOLI, ESCOPETTO.

TROMBOLI.

Psitt !

ESCOPETTO.

Psitt !

TROMBOLI.

Voilà bien l'auberge où nous a donné rendez-vous Antonio.

ESCOPETTO.

Ne l'appelle pas ainsi ! Tu sais bien qu'il ne veut pas d'autre nom que celui de *L'infortuné voyageur.*

TROMBOLI.

Il est arrivé ici, c'est certain. Il s'agit maintenant de

savoir où est sa chambre. Allons à la découverte et ne nous faisons pas surprendre.

ESCOPETTO.

Oh ! dans cette grande auberge, il est facile de se cacher.

TROMBOLI.

Et d'être surpris. Soyons prudents ! Moi, je me cacherai dans la grange.

ESCOPETTO.

Et moi, dehors, près de la porte ! Attention ! On vient, cachons-nous ! (*Ils sortent.*)

SCÈNE III

LA BIQUETTE *et* NICOLAS, *sortant de l'auberge.*

LA BIQUETTE.

Je viens de préparer la chambre du voyageur.

NICOLAS.

T'as rien oublié ?

LA BIQUETTE.

Ma fine non ! Je lui ai mis deux couvertures pour qu'il n'ait pas froid.

NICOLAS.

T'as bien fait ! Faut pas oublier non plus les chevaux.

LA BIQUETTE.

J'te crois ! J'vas leur donner l'avoine, toi, tu vas servir les voyageurs.

NICOLAS.

Pourquoi qu'tu n'les sers pas, toi ?

LA BIQUETTE.

Parce que j'aime bien mieux donner à manger aux chevaux.

NICOLAS.

A ton aise. (*Il rentre dans l'auberge.*)

LA BIQUETTE.

Tiens ! c'te bêtise ! Les bêtes d'abord ! (*Elle rentre dans la grange et en sort aussitôt suivie par Tromboli.*)

SCÈNE IV

LA BIQUETTE, TROMBOLI.

TROMBOLI, *sortant à la suite de la Biquette.*

Hé ! Dites donc ! Mamselle ! Mamselle !

LA BIQUETTE.

C'est-y à moi que vous parlez ? J'suis pas une demoiselle

AIR : *Les souliers dans la cheminée.*
Dans les *Chants du 2e Age.* L. HOUSSOT

Je suis une pauvre servante
Qui sers la soupe aux voyageurs.
Mais, j'aime mieux et je m'en vante,
Nourrir les pauvres travailleurs.
Ces bonnes bêtes.
Sont aussi faites
Pour savourer leur modeste repas ;
Ça m'humilie
Qu'on les oublie
Ces bons chevaux qui ne réclament pas.
Aussi j'ai les mains toujours prêtes
A leur apporter des douceurs
E tant pis pour les voyageurs
Moi j'aime mieux les bêtes (*bis*)

TROMBOLI

Ça prouve votre bon cœur ! mais ne vous sauvez pas, comme ça ! Laissez-moi vous dire bonjour.

LA BIQUETTE.

Bonjour ! mais j'vous connais pas.

TROMBOLI.

Ça ne fait rien. Je vous dis bonjour tout de même.

LA BIQUETTE.

Vous êtes bien poli ! Qu'y a-t-il pour votre service ?

TROMBOLI.

Eh bien, un voyageur est-il descendu chez vous ce matin ?

LA BIQUETTE.

Oui ! Un seul voyageur, le numéro 2.

TROMBOLI.

Ah ! le numéro 2 ?

LA BIQUETTE.

Oui, à cette fenêtre-là. Au premier au-dessus de la porte. Vous voulez lui parler ? Il est en train de déjeuner, mais il aura bientôt fini.

TROMBOLI.

C'est inutile, ne le dérangez pas, je reviendrai.

LA BIQUETTE.

Vous êtes peut-être un de ses amis ?

TROMBOLI

Un ami intime.

LA BIQUETTE.

Eh bien, il sera content de vous voir.

TROMBOLI.

C'est qu'il y a longtemps que nous ne nous sommes vus ; il ne me reconnaîtra peut-être pas.

LA BIQUETTE.

Eh bien, dites-moi votre nom ?

TROMBOLI.

Il l'aura sans doute oublié.

LA BIQUETTE.

Tenez, il a fini son repas. Le voici qui s'avance par ici.

TROMBOLI.

Diable ! Il n'est que temps de filer !

SCÈNE V

LA BIQUETTE, LE VOYAGEUR, *sortant de l'auberge.*

LA BIQUETTE.

Venez par ici, Monsieur. Il y a quelqu'un qui veut vous parler.

LE VOYAGEUR.

Quelqu'un qui veut me parler ! Mais je ne connais personne. Je suis un infortuné voyageur qui n'a ni parents ni famille et qui voyage sans cesse pour ne pas rester seul dans sa maison.

LA BIQUETTE.

Pauvre Monsieur ! Comment vous appelez-vous ?

LE VOYAGEUR.

Je ne m'appelle pas. Autrefois j'avais un nom, mais je l'ai oublié. Il y a si longtemps que je ne parle plus à personne, que je ne m'en souviens plus !

LA BIQUETTE.

Et comment ferez-vous pour le mettre sur le registre de l'hôtel ?

LE VOYAGEUR.

Je signerai : L'Infortuné voyageur.

LA BIQUETTE, *émue.*

Ah ! Monsieur, que vous me faites de la peine.

LE VOYAGEUR.

Brave fille ! Allons, ne vous attristez pas.

LA BIQUETTE.

Votre chambre est prête, si vous voulez vous y reposer !

LE VOYAGEUR.

Tout à l'heure. Je veux prendre un peu l'air auparavant.

LA BIQUETTE.

A votre aise ! (*Elle rentre dans l'auberge.*)

SCÈNE VI

LE VOYAGEUR, puis TROMBOLI.

LE VOYAGEUR.

Me voici dans la place; il s'agit maintenant d'y faire entrer l'autre, pourvu qu'il ait bien suivi mes recommandations et qu'il n'aille pas se faire pincer ailleurs. Je vais toujours risquer le signal : — Psitt !

TROMBOLI, *entrant.*

Psitt ! me voilà !

LE VOYAGEUR.

Et Escopetto ?

TROMBOLI.

Il est aussi ici.

LE VOYAGEUR.

C'est bien ! Il n'y a personne dans l'auberge, par conséquent il n'y a pas grand chose à faire, mais l'aubergiste a des écus et c'est de ce côté-là qu'il faut regarder.

TROMBOLI.

Regarder, c'est très bien, mais donnez-nous des ordres. Faut-il lui brûler la cervelle, le poignarder, l'étrangler ?

LE VOYAGEUR.

Vous êtes vraiment trop arriérés. De nos jours on n'emploie plus ces moyens violents... qu'à la dernière extrémité.

TROMBOLI.

Alors comment allons-nous faire ?

LE VOYAGEUR.

D'abord nous allons dévaliser la chambre de notre hôte. C'est la chambre n° 1, voisine de la mienne, n° 2; vous mettrez d'abord notre prise en sûreté, puis vous vous laisserez surprendre par la gendarmerie.

TROMBOLI.

Oh ! aie ! aie !

LE VOYAGEUR.

La gendarmerie ne sera pas nombreuse. Il n'y aura qu'un gendarme. Mais n'ayez pas d'inquiétude. Quand vous aurez vu le gendarme, vous serez tout à fait rassurés. Maintenant ne perdez pas de temps, allez à la chambre n° 1 et prenez le coffret de l'aubergiste, puis mettez-le dans la chambre n° 2, c'est-à-dire la mienne.

TROMBOLI.

Et puis après ?

LE VOYAGEUR.

Après ? cela va bien vous étonner, mais il faut m'obéir

aveuglément. On se saisira de vous et on vous conduira en prison.

TROMBOLI.

En prison !

LE VOYAGEUR.

N'ayez pas peur, c'est moi qui vous conduirai. Mais ne perdons pas de temps. Allez de suite à la chambre de l'aubergiste et emparez-vous de son coffre que vous porterez dans la chambre à côté, qui est la mienne. Après quoi, faites-vous prendre. Allez !

TROMBOLI.

Me faire prendre, c'est aller en prison et peut-être ensuite être pendu. Il faut réfléchir. (*Il entre dans l'auberge.*)

SCÈNE VII

LE VOYAGEUR *puis* NICOLAS.

LE VOYAGEUR.

Maintenant allons vite changer d'habit.

NICOLAS.

V'la mon voyageur d'a c'matin : Bonjour Monsieur !

LE VOYAGEUR.

Bonjour ! Comment t'appelles-tu ?

NICOLAS.

Nicolas ! pour vous servir.

LE VOYAGEUR.

Dis-moi quand repart la voiture.

NICOLAS.

Dame! ici ce n'est pas un endroit passager. Quand nous n'avons pas de voyageurs, elle ne repart pas.

LE VOYAGEUR.

Mais si il y en avait ?

NICOLAS.

Eh ben elle pourrait repartir de suite.

LE VOYAGEUR.

Alors, écoute-moi. Les chevaux ont bien mangé, n'est-ce pas ?

NICOLAS.

Pour sûr, Monsieur, c'est moi qui leur ai donné l'avoine.

LE VOYAGEUR.

Eh bien, tu vas les atteler et attendre; ta voiture sera pleine tout à l'heure.

NICOLAS.

Bah ! J'veux bien, moi.

LE VOYAGEUR.

Et c'est toi qui nous conduiras.

NICOLAS.

Pour sûr, c'est moi. D'autant plus que le postillon fait son somme.

LE VOYAGEUR.

Ainsi c'est convenu, apprête-toi. (*Il rentre à l'auberge.*)

SCÈNE VIII

NICOLAS, *puis* LA BIQUETTE.

NICOLAS.

Il ne sera pas resté longtemps ici, celui-là ! Faut croire que le pays ne lui plaît point. Hé mais, si je conduis la voiture, allons prendre le manteau que j'ai laissé dans la grange. (*Il entre dans la grange.*)

LA BIQUETTE, *sortant de l'auberge.*

Nicolas ! Nicolas ! Où donc es-tu ? Viens vite !

NICOLAS, *sortant de la grange.*

Qué que t'as ? la Biquette, qué que t'as?

LA BIQUETTE.

J'ai... J'ai peur, là ! Tout à l'heure, j'étais dans la chambre de notre maître, au numéro 1, quand j'entendis un meuble craquer.

NICOLAS.

C'est l'humidité, ou la chesseresse, l'un des deux ; il n'y a que cela qui fait parler les meubles.

LA BIQUETTE.

Et ça les fait-il éternuer ?

NICOLAS.

Ah ! pour ça, je ne crois pas.

LA BIQUETTE.

Et ça les fait-il remuer les clefs dans les serrures ?

NICOLAS.

Ça me paraît impossible.

LA BIQUETTE.

Comme à moi ! Aussi, comme j'ai pensé que c'était un voleur, j'm'ai ensauvée tout de suite et je suis venue te chercher.

NICOLAS.

Oui, mais il va se jeter sur nous ! Si seulement j'avais une arme, un bâton, un pistolet un fusil, une hache...

LA BIQUETTE.

Écoute ! Il est tout seul, nous sommes deux, nous allons appeler notre maître, ça fera trois et l'infortuné voyageur. Alors nous serons quatre et nous en viendrons bien à bout.

NICOLAS.

C'est ça ! Allons-y. Au voleur !

LA BIQUETTE.

Au voleur ! Au voleur !

AIR : *Garde à vous*

NICOLAS *et* LA BIQUETTE

Au voleur !
Au voleur !
Mettez-vous à la porte
Empêchez qu'il ne sorte
Surtout n'ayez pas peur !
Au voleur !
Au voleur !
Armez-vous d'une corde
Et sans miséricorde
Liez le malfaiteur !
Au voleur !
Au voleur !
Au voleur !

SCÈNE IX

LES MÊMES, LABREDOUILLE.

LABREDOUILLE.

Qu'est-ce qu'il y a?

NICOLAS.

Ah ! Notre maître ! Un voleur dans votre chambre ! Il ne doit pas encore être parti. Allons le prendre.

LABREDOUILLE.

Un voleur ! J'en fais mon affaire ! Je vais le dénicher ? Toi, Nicolas reste là. S'il se sauve, tombe dessus ! (*Il entre à l'auberge.*)

SCÈNE X

LES MÊMES, *moins* LABREDOUILLE.

NICOLAS.

Tombe dessus ! mais s'il me tombe dessus, moi ?

LA BIQUETTE.

T'es donc pas assez fort pour l'arrêter ? Poule mouillée !

NICOLAS.

Ah ! Je l'arrêterai bien, s'il se laisse prendre !

LA BIQUETTE.

Eh bien, reste-là ! Moi, je vais avertir la gendarmerie. (*Elle sort.*)

SCÈNE XI

NICOLAS, LABREDOUILLE, TROMBOLI.

NICOLAS.

Je n'entends plus rien ! Est-ce que notre maître ne l'aurait pas trouvé ? Mais si, on descend l'escalier, il est pris !

LABREDOUILLE, *entrant avec Escopetto.*

Allons ! Allons ! Je vous tiens ! Ah ! vous venez me dépouiller, je vais vous faire mettre en prison !

ESCOPETTO, *criant.*

A moi ! A moi ! mes amis !

LABREDOUILLE.

Ah ! Vous êtes plusieurs ? Tiens-moi celui-là, Nicolas ! Je vais dénicher les autres. (*Nicolas s'approche d'Escopetto.*)

LABREDOUILLE.

Il y en a peut-être dans la grange. (*Il va dans la grange.*)

NICOLAS, *à Escopetto.*

Et toi, ne bouge pas, je suis armé ! (*A part.*) Ce n'est pas vrai, mais ça lui fait peur !

LABREDOUILLE, *sortant de la grange avec Tromboli.*

Qu'est-ce que je disais, en voici un autre ! Nous allons le ficeler

SCÈNE XII

LES MÊMES, LE VOYAGEUR, *vêtu en gendarme.*

LE VOYAGEUR.

C'est inutile !

LABREDOUILLE.

Un gendarme !

LE VOYAGEUR, *à Nicolas.*

Donnez-moi votre prisonnier, je m'en charge. (*Escopetto change de place.*) Et amenez ici la voiture. C'est moi qui me charge de les conduire en prison. (*Nicolas sort.*)

SCÈNE XIII

LE VOYAGEUR, LABREDOUILLE, TROMBOLI, ESCOPETTO, LA BIQUETTE.

LABREDOUILLE.

Te voilà, la Biquette ? Où étais-tu donc ?

LA BIQUETTE.

Je viens d'avertir la gendarmerie. Tiens ! Elle est déjà là. (*Elle sort.*)

LE VOYAGEUR, *à part.*

Il n'était que temps ! Voici la voiture ! (*Il regarde à gauche.*) Allons, mes gaillards ! C'est moi qui vais vous conduire en prison. Montez, montez ! (*Le voyageur, Tromboli, et Escopetto sortent à gauche.*) En route Nicolas ! (*Grelots de la voiture qui s'éloigne.*)

LA BIQUETTE, *rentrant.*

Monsieur, je viens de la chambre de l'infortuné voyageur, il n'est plus là.

LABREDOUILLE.

Tant mieux ! Ils l'auraient peut-être assassiné !

(Rideau.)

III

LA SOIRÉE COURTEPINCE

Courtepince.
Sophie.
Amédée.
Un Reporter.
Un Monsieur.

DÉCOR

Un salon moderne.

COSTUMES

Courtepince, en habit noir.
Sophie, toilette de soirée,
Amédée, en livrée.
Le Reporter et le Monsieur, en habit noir.

La Soirée Courtepince

PIÈCE EN UN ACTE

PERSONNAGES

M. COURTEPINCE.
SOPHIE COURTEPINCE, sa femme.
AMÉDÉE, domestique.
UN REPORTER.
UN MONSIEUR.

SCÈNE PREMIÈRE

COURTEPINCE, *puis* SOPHIE.

COURTEPINCE.

Es-tu prête, Sophie, il est neuf heures, on ne va pas tarder à venir.

SOPHIE, *entrant.*

Oui, mon ami, me voici ! Comment me trouves-tu ? Suis-je bien habillée ?

COURTEPINCE.

Tu dois être bien habillée, c'est moi qui ai choisi ta toilette. Permets que j'examine.... Très bien ! mais très bien !

SOPHIE.

Allons, tant mieux ! Du moment que tu es satisfait, je suis heureuse. Ah ! puisque j'y pense, et que nous avons un moment, explique-moi ce que veut dire cette réception ouverte que nous donnons ce soir. Qu'est-ce que c'est qu'une réception ouverte ?

COURTEPINCE.

Au fait ! tu m'y fais penser. Il est très important que tu sois au courant. Voici : — Tu sais d'où vient notre fortune ? Toute de mon travail. J'ai acheté pour rien, pour un morceau de pain, car l'inventeur était très bas, le brevet des cure-dents à musique. Le besoin ne s'en faisait pas absolument sentir, mais j'ai su naviguer, j'ai lancé l'affaire, j'en ai tiré tout ce que j'ai pu, les résultats ont été assez satisfaisants, pour que je pusse la revendre très cher après fortune faite, et maintenant que je suis riche, je veux me reposer et faire danser mes écus.

SOPHIE.

Sans les gaspiller.

COURTEPINCE.

Sans les gaspiller, je crois bien. Un ancien commerçant est toujours commerçant ; ses prodigalités sont de l'épargne ; et alors, comme commerçant, mon devoir est de faire aller le commerce. De là, cette fête.

SOPHIE.

Oui, je comprends ! Mais ce n'est pas tout que de donner une fête, il faut encore avoir des relations, et les cure-dents à musique ne nous ont guère mis en rapport qu'avec les limonadiers et les restaurateurs.

COURTEPINCE.

C'est déjà quelque chose.

SOPHIE.

Oui, mais ce n'est pas suffisant pour garnir un salon.

COURTEPINCE.

Eh bien, j'ai fait comme dans les ministères ; j'ai fait mettre dans le journal que je donnais une réception ouverte et tout à l'heure, la foule va affluer dans nos salons.

SOPHIE.

Espérons-le. Mais que dirai-je à tous ces visiteurs quand ils se présenteront ?

COURTEPINCE.

Rien. Tu salueras en souriant. J'en ferai autant. On passera au buffet et on dira : — Ces Courtepince sont charmants, en voilà qui savent employer leur fortune ! Maintenant, tiens-toi à l'entrée du grand salon, je vais te retrouver et envoie-moi Amédée, j'ai quelques ordres à lui donner.

SOPHIE.

J'y vais mon ami. — (*Elle sort*).

SCÈNE II

COURTEPINCE, *puis* AMÉDÉE.

COURTEPINCE.

Cette réception ouverte est un trait de génie ! Jusqu'alors aucun particulier n'avait osé imiter cette nouvelle façon d'agir des hommes en place, on se cantonnait dans ses relations, c'était stupide, rétrograde ! Moi, j'ai osé rompre avec ces vieilles coutumes et je suis certain que mon audace aura des imitateurs.

Ah ! te voilà, Amédée.

AMÉDÉE, *entrant*.

Vous m'avez fait appeler ?

COURTEPINCE.

Oui. Il faudra chauffer le calorifère. Il fait un froid de loup, ici.

AMÉDÉE.

C'est sans doute parce que les fenêtres sont ouvertes.

COURTEPINCE.

Comment ! Ouvertes ! Pourquoi ouvertes ?

AMÉDÉE.

Dame ? Vous m'avez dit que la Réception devait être ouverte, j'ai ouvert les fenêtres.

COURTEPINCE.

Imbécile ! Tu vas me fermer ça tout de suite, Et le buffet ?

AMÉDÉE.

Est bien garni. Les maîtres-d'hôtel sont à leur poste.

COURTEPINCE.

Il n'est venu personne encore ?

AMÉDÉE.

Si, il y a beaucoup de cochers à la cuisine, qui commencent à manger.

COURTEPINCE

Mais leurs maîtres ? Ma femme les reçoit ?

AMÉDÉE.

Non, monsieur. Ils n'avaient pas de maîtres. Ce sont les cochers de la station d'en face, je les ai fait entrer. Vous m'avez dit de faire entrer tout le monde.

COURTEPINCE.

Imbécile ! Je vais aller mettre ordre à cela. Ferme les fenêtres et tiens toi à ma disposition. (*Il sort.*)

SCÈNE III

AMÉDÉE, *puis* COURTEPINCE.

AMÉDÉE.

Singulière idée qu'a eue mon maître. Mais ça ne me regarde pas ! — Avec tout ça, personne ne vient ! Ah bien, si toutes les provisions que nous avons achetées nous restent sur le dos, nous en avons pour quinze jours à manger des gâteaux à la cuisine.

COURTEPINCE, *entrant vivement.*

Amédée ! Amédée !

AMÉDÉE.

Je suis là, Monsieur.

COURTEPINCE.

Vite ! Vite ! Passe des gâteaux et du punch !

AMÉDÉE.

A qui ? On n'est pas encore arrivé.

COURTEPINCE.

Ça ne fait rien ! Offre aux musiciens, ça leur donnera du courage.

AMÉDÉE.

C'est une bonne idée.

COURTEPINCE.

Je ne demande pas ton avis. Va donc !

AMÉDÉE.

Oui, Monsieur. (*Il sort.*)

SCÈNE IV

COURTEPINCE, *puis* LE REPORTER.

COURTEPINCE.

On vient si tard maintenant dans le monde ! Et puis je sais qu'il y a ce soir deux bals au faubourg Saint-Germain, un concert chez la baronne Vatfer-Lanlaire et la Comédie aux Mirlitons, tout le monde viendra à la fois. — Ah ! voici quelqu'un. Il n'y a que le premier invité qui coûte !

LE REPORTER.

Monsieur !... Monsieur Courtepince, sans doute ?

COURTEPINCE.

Moi-même ! A qui ai-je l'honneur de parler ?

AIR : *Final des Lanciers.*

LE REPORTER.

J'suis le reporter
Du grand journal *L'Informateur.*
L'approbateur
Supérieur
Des pièces de tous les auteurs.
J'connais les acteurs,
Les amateurs,
Les régisseurs,
Les inspecteurs,
Les directeurs
Et les souffleurs !

COURTEPINCE.

Parlez, Monsieur, je vous écoute.

LE REPORTER.

Je sollicite de vous la faveur d'une interview. (*Interviou.*

COURTEPINCE.

Une interview ?

LE REPORTER.

Oui ! Je désirerais vous interviewer.

COURTEPINCE, *s'incline sans comprendre, à part.*

Que va-t-il me faire ?

LE REPORTER.

Vous donnez une réception ouverte, Monsieur, c'est une innovation, aurez-vous beaucoup de monde ?

COURTEPINCE.

Mes salons seront pleins, mais on vient si tard.

LE REPORTER.

Aurez-vous quelques personnages célèbres que je puisse citer ?

COURTEPINCE.

Je les aurai tous, s'ils viennent.

LE REPORTER.

Très bien ! Maintenant permettez ! Quel âge avez-vous ?

COURTEPINCE.

Mais, Monsieur... Enfin, je touche à la cinquantaine.

LE REPORTER.

Parfait ! Vous avez été vacciné ?

COURTEPINCE, *à part.*

Ah ça ! est-ce qu'il me croit enragé ? (*Haut.*) Oui, Monsieur, mais pas par M. Pasteur.

LE REPORTER.

Je vous remercie.

COURTEPINCE.

Pardon, Monsieur, mais je ne m'explique pas bien le but de ces questions qui touchent à la vie privée.

LE REPORTER.

C'est pour mon journal, Monsieur, le mieux informé de Paris et qui prend toujours ses renseignements à la source même.

COURTEPINCE.

Ah ! très bien ! Alors vous pouvez ajouter que des artistes de talent vont se faire entendre. Je vous en prie, ne partez pas. Permettez-moi de vous placer moi-même, Monsieur, venez avec moi. (*Ils sortent. Musique dans la coulisse.*)

SCÈNE V

COURTEPINCE, *dans la coulisse.*

Charmant ! Charmant ! Bravo ! Tout le monde est satis-

fait ! Bravo ! Bravo ! (*Entrant.*) Dix heures et demie et personne encore ! J'ai placé le reporter au buffet. Il mange, il adore le champagne. Il me fera un article soigné ! Mais, sapristi ! on tarde bien à venir ! Enfin, je vais toujours faire continuer le concert. (*Il s'approche de la coulisse et parle aux musiciens.*) Allons, Messieurs, enchaînons ! enchaînons ! (*Il sort. Musique dans la coulisse.*)

SCÈNE VI

COURTEPINCE, *dans la coulisse.*

Charmant ! Charmant ! Délicieux ! (*Rentrant en scène.*) Et personne, personne n'est venu que le reporter ! Maintenant il ne veut plus s'en aller ! — Onze heures et demie ! C'est bien tard pour venir en soirée ; c'est l'heure où partout l'on en sort. Si j'avais du monde, je ferais danser. Au fait, je vais faire jouer l'orchestre. (*A la coulisse.*) Monsieur ! Monsieur le chef d'orchestre, une valse ! Oui, une valse ! (*Valse en sourdine.*) Eh ! Parbleu ! J'ai laissé ma pauvre femme debout à l'entrée du grand salon, attendant toujours des visiteurs, elle ne sera pas fâchée de faire un tour de valse avec moi. Qui sait ? En voyant nos ombres tourbillonner derrière les rideaux, ça donnera peut-être envie de monter. (*Appelant.*) Sophie ! Sophie !

SCÈNE VII

COURTEPINCE, SOPHIE.

SOPHIE.

Tu m'as appelée, mon ami ?

COURTEPINCE.

Oui ! Un tour de valse, veux-tu ? Comme autrefois.

SOPHIE.

Je veux bien ! (*Ils valsent.*)

COURTEPINCE.

Tu es toujours aussi légère.

SOPHIE.

Tu trouves ?

COURTEPINCE.

Oui, tiens, regarde dans la glace, on nous donnerait vingt ans.

SOPHIE.

De moins ! Quel dommage que notre fête soit manquée ?

COURTEPINCE.

Nous en donnerons une autre et je te réponds qu'elle réussira.

SOPHIE.

Tu crois ?

COURTEPINCE.

J'en suis sûr ! Ouf ! Respirons un peu, veux-tu ? (*La valse cesse.*)

SOPHIE.

Ah ! Tu n'as plus tes bonnes jambes d'autrefois !

COURTEPINCE.

Si ! Mais j'ai trop de ventre, je suis tout de suite essoufflé.

SOPHIE.

Il va falloir renvoyer tous ces musiciens.

COURTEPINCE.

Pas encore. Je les ai payés, il faut que je les use.

SOPHIE.

C'est juste !

COURTEPINCE.

Tiens ! Je vais leur demander une polka.

SOPHIE.

Une polka, je veux bien.

COURTEPINCE, *à la coulisse.*

Monsieur le chef d'orchestre, une polka, je vous prie. (*On joue une polka.*) Dansons ! Dis ?

SOPHIE.

Tu vas te fatiguer.

COURTEPINCE.

Non ! Non ! (*Ils polkent.*) Je leur demanderais bien la matchiche, mais je ne sais pas la danser.

SOPHIE.

Ni moi non plus ! Eh bien, restons en là.

COURTEPINCE.

A ton tour, tu es fatiguée.

SOPHIE.

Oui, je ne serais pas fâchée de me reposer.

COURTEPINCE.

Du reste, il ne viendra plus personne maintenant, la fête est terminée. Je vais renvoyer les artistes. (*A la coulisse.*) Messieurs, je vous remercie, vous pouvez vous retirer.

SOPHIE.

Si tu le permets, je vais en faire autant.

COURTEPINCE.

Va donc, ma chère amie, tu dois avoir besoin de repos et envoie moi Amédée pour que je lui donne mes ordres. (*Sophie sort.*)

SCÈNE IX

COURTEPINCE, AMÉDEE.

AMÉDÉE.

Monsieur a besoin de moi ?

COURTEPINCE.

Oui. Tout le monde doit être parti ?

AMÉDÉE.

C'est-à-dire qu'on n'est pas encore venu.

COURTEPINCE.

Je ne te parle pas de ça. Tu vas éteindre toutes les bougies et fermer les portes. La fête est terminée.

AMÉDÉE.

Bien, Monsieur.

COURTEPINCE.

Tu souperas si tu veux, avant de te coucher.

AMÉDÉE.

Oh ! Monsieur, il y a de quoi.

COURTEPINCE.

C'est bon ! Fais ce que je t'ai dit. Voyons ! Il ne faut pas que j'oublie mon reporter. S'il a continué à boire du champagne, comme il a commencé, il doit être sous la table. Mais quel article j'aurai demain dans son journal ! (*Il sort.*)

SCÈNE X

AMÉDÉE.

Voilà ce qu'on appelle une réception ouverte ! Je ne

m'étais pas imaginé cela ; c'est cocasse tout de même ! Une soirée où il n'y a personne. On ne sait plus qu'inventer maintenant pour dépenser son argent ! Je l'avais bien dit : nous allons nous nourrir de gâteaux pendant quinze jours.

SCÈNE XI

AMÉDÉE, LE REPORTER.

LE REPORTER.

Mon ami, mon ami, où donc est M. Courtepince?

AMÉDÉE.

Il vient de se coucher, la fête est terminée.

LE REPORTER.

Vraiment ? Déjà ! Elle a été charmante ! Les petits fours, charmants ! Et le champagne délicieux ! Dites bien à M. Courtepince que je lui ferai un article aussi soigné que sa soirée. Allons ! par où s'en va-t-on ?... Par là?... Bonsoir mon garçon ! (*Il sort.*)

AMÉDÉE.

Bonjour Monsieur.

(*Rideau.*)

IV

LES TROIS SOUHAITS

Claudine.
La fée Marraine.
Nicolas.
Léandre.
Le Docteur.

DÉCOR

Un jardin avec pavillon à droite.

COSTUMES

Claudine, Jeune fermière,
La Fée Marraine, Costume de Fée.
Nicolas, Jeune paysan.
Germaine, Vieille domestique.
Lafleur, Valet de chambre.
Boniface, Cocher.
Claudine, Jeune fille.
Le Tuteur, Vieux professeur.
Léandre, Jeune homme élégant.

Les trois souhaits.

COMEDIE EN UN ACTE

PERSONNAGES

CLAUDINE.
LA FÉE MARRAINE.
NICOLAS.
LÉANDRE.
LE DOCTEUR.

SCÈNE PREMIÈRE

CLAUDINE.

Les poules, les chiens, les chevaux, les vaches et aussi les cochons, sauf votre respect, voilà tout le monde servi... excepté moi, comme d'ordinaire ! Ça n'est pas une existence, ça ! Manger après tous les autres, travailler plus que tous les autres et ne se reposer jamais. Ça n'est pas possible que ça continue comme ça, j'y laisserai ma peau ! Si ce n'était ma marraine qui m'a placée ici, il y a longtemps que je m'aurais ensauvée à la maison, mais ma marraine est une fée et je ne peux pas aller à l'encontre de sa volonté. C'est égal, la première fois que je la verrai, je lui demanderai de changer de condition. J'aurai peut-être bien moins de travail ailleurs et puis je serai débarrassée de Nicolas, le garçon de ferme, qui est laid comme un hérisson et est toujours à me dire des bêtises ; j'aime pas ça, moi ! là ! Tiens, le v'là encore ! J'te vais le renvoyer un peu à son ouvrage ?

SCÈNE II

CLAUDINE, NICOLAS.

NICOLAS.

Vous v'là, Mam'selle Claudine.

CLAUDINE.

Vous l'voyez ben que me v'là ! Quéque vous m'voulez ?

NICOLAS.

Oh ! ben ! c'est sûr que je n'vous veux pas de mal.

CLAUDINE.

Il n'manquerait plus que ça.

NICOLAS.

C'est bien tout l'contraire, Mamselle Claudine, vous l'savez ben. J'voudrais plutôt vous mettre dans une boîte pleine de coton, comme une petite bête à bon Dieu.

CLAUDINE.

V'là qu'vous m'prenez pour une bête maintenant.

NICOLAS.

Non ! La bête c'est moi qui ne sais pas vous parler comme il faut.

CLAUDINE.

Vous n'avez pas besoin de me parler, vous n'avez rien à me dire.

NICOLAS.

Oh ! qu'si ! Oh, qu'si !

CLAUDINE.

Eh ben, dites-vite, j'ai à travailler !

NICOLAS.

Mais voilà, vous ne m'encouragez pas, et moi, j'ose pas.

CLAUDINE.

Eh ben, si vous n'osez pas, ne dites rien, et laissez-moi tranquille.

NICOLAS.

C'est toujours ça que vous me dites et ça me rend tout bête.

CLAUDINE.

Restez comme vous êtes. Vous êtes bien comme ça.

NICOLAS.

Ah ! Claudine ! Si vous saviez...

CLAUDINE.

Je sais peut-être bien, Nicolas, mais je n'veux pas comprendre... Allons ! Allons ! allez faire votre ouvrage.

NICOLAS.

Oui, Claudine ! Mon ouvrage maintenant c'est de me péri.

CLAUDINE.

Eh non ! mon ami, c'est d'être pas si bête.

NICOLAS.

J'm'en y vas, Claudine, mais j'ai bien du chagrin. (*Il sort.*)

SCÈNE III

CLAUDINE.

Imbécile ! Son chagrin, il n'est pas difficile à deviner. Un gros bêta qui vient soupirer autour de vous, on sait tout de suite ce qu'il demande, mais on ne veut point comprendre. Je sais bien qu'un jour je prendrai un mari, mais ça ne sera point un lourdaud comme celui-là. D'ailleurs j'ai d'autres idées dans la tête. Allons, en attendant, à la besogne ! Tiens ! ma marraine !

SCÈNE IV

CLAUDINE, LA FÉE MARRAINE.

CLAUDINE.

Bonjour, ma marraine.

LA FÉE.

Bonjour Claudine. Je viens te voir en passant. Es-tu heureuse ?

CLAUDINE.

Pas tout à fait, marraine.

LA FÉE.

Ah ! ah ! Qu'y a-t-il donc ?

CLAUDINE.

Il y a que je m'attendais bien à travailler, mais pas à obéir !

LA FÉE.

Tu savais pourtant qu'ici tu n'étais qu'une servante.

CLAUDINE.

C'est vrai, mais je ne savais pas ce qu'était une servante. Je savais ce que je devais faire, mais on ne me commandait pas de le faire. Obéir toujours est humiliant.

LA FÉE.

Ma petite, dans la vie, on obéit toujours les uns aux autres. Le Roi, qui commande à son peuple est souvent obligé de lui obéir; le magistrat obéit à la loi. Nul n'est indépendant : Mais puisque tu n'es pas satisfaite de ton sort, je veux bien faire quelque chose pour toi. Je t'autorise à former trois souhaits, ils seront exaucés. Réfléchis bien, ne te prononce pas à l'aventure, car tu ne pourras pas formuler un quatrième vœu. Et pour que tu n'aies rien à me reprocher, je ne veux pas même te conseiller, car probablement tu ne m'écouterais pas. Quand tu seras décidée, tu entreras dans le petit pavillon que voici, et là, tu m'appelleras. Je viendrai aussitôt opérer ta métamorphose. Adieu ma petite Claudine. Réfléchis bien. (*Elle sort.*)

SCÈNE V

CLAUDINE.

Ainsi me voici libre de mon sort ! Qu'est-ce que je veux ? Je ne veux plus être servante, c'est entendu ! Cependant ma maîtresse était bien bonne, mais ça lui était facile, elle faisait ce qui lui plaisait, elle commandait et on lui obéissait. Il est vrai qu'elle n'était plus jeune, mais qu'importe ! Il est vrai qu'elle avait des douleurs par tout le corps, mais elle savait les soigner. Elle avait de l'argent pour tous ses caprices, aussi les gens du village l'appelaient la bonne dame, ce qui est très flatteur. On lui faisait des cadeaux, on venait la visiter, elle était très considérée. Ma foi, tant pis ! Je voudrais bien être à sa place. Je vais demander cette faveur à ma marraine. (*Elle entre dans le pavillon.*)

SCÈNE VI

CLAUDINE, *sortant du pavillon en vieille. Coup de tamtam.*

Hem ! Hem ! Atchich ! Ah ! ce vilain rhume ne finira donc pas ! Atchich ! Cela me déchire la poitrine ! (*Appelant.*) Germaine ! Germaine !

SCÈNE VII

CLAUDINE, GERMAINE.

GERMAINE.

Me v'là ! Madame, qu'est-ce que vous voulez ?

CLAUDINE.

Je veux d'abord que vous soyiez polie et que vous me parliez à la troisième personne.

GERMAINE.

La troisiéme personne, où qu'elle est ?

CLAUDINE.

C'est bon ! Nous nous expliquerons là-dessus ! Allez-moi chercher ma boîte de dragées !

GERMAINE.

Faudrait savoir où vous l'avez mise ?

CLAUDINE.

Mais dites donc, Germaine, veuillez me parler plus respectueusement.

GERMAINE.

J'vous parle français je pense ! Où qu'alle est votre boîte ?

CLAUDINE.

Dans ma chambre. Et puis ne répliquez pas ou vous ne ferez pas long feu ici.

GERMAINE.

D'abord, Madame, j'suis pas ici pour les commissions. J'suis pour la cuisine.

CLAUDINE.

C'est bon ! Ne répliquez pas et faites ce que je vous dis.

GERMAINE, *à part.*

Quelle baraque ! Tu vas voir comme je vais saler ton bouillon ! (*Elle sort.*)

SCÈNE VIII

CLAUDINE *puis* LAFLEUR.

CLAUDINE.

Quelle insolente ! Ces domestiques on n'en peut rien

faire ! En voilà une que je vais congédier promptement. Mon valet de chambre sera sans doute plus poli. (*Appelant.*) Lafleur ! Lafleur ! (*Lafleur entre.*)

CLAUDINE.

Dites-moi, Lafleur, c'est bien vous qui faisiez ma chambre ce matin ?

LAFLEUR.

C'est toujours moi qui fais la chambre de Madame.

CLAUDINE.

Dites-moi alors que signifiait ce bruit de porcelaines cassées que j'ai entendu tout-à-l'heure?

LAFLEUR.

C'est le service de toilette de Madame qui est tombé à terre.

CLAUDINE.

Il n'est pas tombé tout seul, j'imagine?

LAFLEUR.

Mais si, Madame, il m'a échappé des mains.

CLAUDINE.

Ce qui veut dire que vous avez été maladroit.

LAFLEUR.

Non pas, Madame, je ne savais pas qu'il était plein d'eau, alors, comme il était plus lourd que je ne pensais, il est tombé à terre et s'est cassé en mille morceaux.

CLAUDINE.

C'est un objet de prix, il faudra me le remplacer.

LAFLEUR.

Que Madame m'excuse, mais je gagne trop peu chez elle pour lui renouveler sa vaisselle

CLAUDINE.

Plaît-il ?

LAFLEUR.

Quand on ne touche à rien, on ne casse rien.

CLAUDINE.

Vous êtes impertinent, je crois !

LAFLEUR.

Madame ne voudrait pas me faire payer un objet, qui d'ailleurs n'était plus neuf. La casse n'est pas au compte des domestiques. Du reste, je ne veux pas discuter avec Madame, j'aurais toujours tort. Je ne payerai pas le vase.

CLAUDINE.

Vous êtes un drôle ! Allez, je vous chasse !

LAFLEUR.

Je compte bien que vous me payerez auparavant.

CLAUDINE.

Insolent ! Allez-vous-en. (*Lafleur sort.*) A-t-on vu ? Ces domestiques qui se rebiffent ! On ne peut plus se faire servir maintenant ! Mais voici Boniface, mon cocher, sera-t-il aussi insolent que les autres, celui-là !

SCÈNE IX

CLAUDINE, BONIFACE.

CLAUDINE.

Te voici, Boniface ? Apprête la voiture, je veux sortir tout-à-l'heure.

BONIFACE.

Ce n'est pas possible, Madame. Les chevaux ne sont pas en état.

CLAUDINE.

Comment cela ?

BONIFACE.

La jument s'est couronnée, son genou est à vif et l'autre a des coliques.

CLAUDINE.

Tu ne m'avais pas dit cela.

BONIFACE.

J'vous le dis maintenant. Et puis, moi, j'ai la fièvre.

CLAUDINE.

Ah ça, toute l'écurie est donc malade !

BONIFACE.

Faites excuses, Madame, je ne fais pas partie de l'écurie.

CLAUDINE.

Tu es bien susceptible, mais tu soignes bien mal tes chevaux.

BONIFACE.

Je les soigne comme je peux. J'voudrais bien vous voir à ma place ?

CLAUDINE.

Tu es insolent maintenant. Eh bien, mon garçon, je me priverai de tes services.

BONIFACE.

Comme vous voudrez, aussi bien j'en ai assez de votre maison. J'vous rends votre voiture, vos chevaux, votre paille, votre avoine et je vais m'en retourner chez moi. Bonjour ! (*Il sort.*)

SCÈNE X

CLAUDINE.

A-t-on vu un aussi grossier personnage! Avec tout cela me voilà sans domestiques, car je ne puis plus les garder; quand je les commande, ils ne m'obéissent pas, quand je les gronde, ils s'en moquent. Je n'ai pas la moindre autorité sur eux, je suis trop vieille pour qu'ils m'écoutent. Ah! j'ai été trop étourdie. J'aurais dû plutôt choisir le sort de ma jeune maîtresse, à qui on laisse faire ce qu'elle veut. Elle n'a pas à commander, c'est vrai, mais elle n'a pas non plus à obéir. Cependant elle a un vieux tuteur qui la dirige, mais elle en fait ce qu'elle veut. Allons! essayons de cette nouvelle métamorphose. (*Elle entre dans le pavillon.*)

SCÈNE XI

CLAUDINE *en jeune fille*, LE TUTEUR,
(*sortant du pavillon.*)

LE TUTEUR.

Allons, allons! Mademoiselle, ne sortez pas, le temps est à l'orage, vous allez vous mouiller, il pleut déjà.

CLAUDINE.

Eh non! Il ne pleut pas!

LE TUTEUR.

Voyons, Mademoiselle, qu'avez-vous? Vous avez l'air agacée.

CLAUDINE.

J'ai que je suis assez grande pour aller et venir à ma guise. Je ne suis plus une petite fille et vos attentions con-

tinuelles, me sont désagréables. Vous êtes mon tuteur, c'est convenu, mais vous avez plutôt l'air de mon geôlier.

LE TUTEUR.

Allons! Je vais vous laisser seule, vous ne vous plaindrez plus. (*Il sort.*)

SCÈNE XII

CLAUDINE, *puis* LÉANDRE.

CLAUDINE.

Que fait-il donc, mon cousin Léandre? il sait pourtant bien que c'est l'heure où je me promène seule dans le jardin.

LÉANDRE.

Bon! Voilà ma cousine, elle est toujours sur mes pas, cette petite fille.

CLAUDINE.

Bonjour cousin! Savez-vous que je ne suis pas contente que ce soit moi qui vous dise bonjour la première.

LÉANDRE.

Je n'en suis pas moins votre serviteur; excusez-moi, j'ai tant de pensées dans la tête.

CLAUDINE.

La première devrait être pour moi.

LÉANDRE.

Je pense aussi à vous, mais d'abord à ma fiancée.

CLAUDINE.

Vous allez vous marier et je n'en savais rien.

LÉANDRE.

Il était inutile d'informer toute la terre, que j'allais

épouser Mademoiselle de La Tour Prends-Garde, la riche héritière des barons de Grossac.

CLAUDINE.

Et c'est à moi que vous dites cela ? Quand je croyais, j'espérais.....

LÉANDRE.

Vous espériez quoi ? Je ne vous ai jamais fait rien espérer, et puis, vous êtes encore une petite fille ; à quinze ans c'est à peine si on a quitté sa poupée.

CLAUDINE, *piquée.*

C'est vrai ! Eh bien, cousin, allez rejoindre votre belle. Je vais rejoindre ma poupée, adieu !

(*Léandre sort.*)

SCÈNE XIII

CLAUDINE, *puis* LE TUTEUR.

CLAUDINE.

Eh bien oui, voilà ! J'ai été encore trop pressée. Je suis trop jeune pour songer à prendre un mari et trop pauvre pour en trouver un... Allons, j'aurais dû garder ma première position.

LE TUTEUR, *entrant.*

Eh bien, maintenant, êtes-vous plus calme, voulez-vous faire une petite promenade. Je vous offre mon bras.

CLAUDINE.

Je vous remercie, je vais rentrer.

LE TUTEUR.

Ah ! Vous avez changé d'avis.

CLAUDINE.

J'en change quelquefois, mais cette fois-ci, je vous réponds que je ne changerai plus.

LE TUTEUR.

Je vous laisse alors. (*Il rentre à la maison.*)

CLAUDINE.

Allons ! mes épreuves sont terminées, adieu mes rêves ! (*Elle rentre dans le pavillon.*)

SCÈNE XIV

CLAUDINE, *sortant du pavillon dans le costume de la première scène, — puis* LA FÉE *et* NICOLAS.

AIR : *La bonne aventure, ô gué.*

Maintenant j'ai retrouvé
Blonde chevelure
Œil brillant, nez retroussé
Et belle figure
Je ne voudrais plus changer
J'en connais trop le danger
La bonne aventure
O gué
La bonne aventure !

CLAUDINE.

Me voilà redevenue Claudine, la petite servante, et je n'en suis pas fâchée, au moins maintenant, je suis à ma place. (*La fée se montre.*) Ah ! marraine, vous m'avez donné une leçon, j'en profiterai.

LA FÉE.

Je l'espère, Claudine. Vois-tu, il ne faut jamais se plaindre de son sort, ni regarder au-dessus de soi.

NICOLAS, *entrant.*

Ah ! c'est vous, Mamselle Claudine. J'vous croyais perdue.

CLAUDINE.

J'étais perdue en effet, mais pas pour longtemps. Allons, dis-moi ce que tu avais à me dire.

NICOLAS.

Dame, Claudine, c'est toujours la même chose. J'ose pas, faudrait m'encourager.

CLAUDINE.

Eh ben, Nicolas, n'aie plus de chagrin. Dans deux ans, tu me parleras tant que tu voudras.

LA FÉE.

Et tu l'épouseras par-dessus le marché.

(*Rideau*)

V

LA CASSETTE DU DOCTEUR

Colombine.
Pierrot.
Le Docteur.
Arlequin.
Scapin.
Le Gendarme.

DÉCOR

Une falaise au bord de la mer. — Rocher à droite.

A la Scène XI, la cassette apportée par Colombine est fixée dans ses bras par une épingle recourbée qui s'enlève dans la coulisse à la Scène XII.

COSTUMES

Colombine, Soubrette Louis XV.
Pierrot, Costume légendaire de la Comédie Italienne.
Le Docteur, id.
Arlequin, id.
Scapin, id.
Un Gendarme, Costume moderne.

La Cassette du Docteur

ARLEQUINADE EN UN ACTE

PERSONNAGES

COLOMBINE.
PIERROT.
LE DOCTEUR.
ARLEQUIN.
SCAPIN.
LE GENDARME.

SCÈNE PREMIÈRE

PIERROT, COLOMBINE.

PIERROT.

Je te dis que non.

COLOMBINE.

Je te dis que si !

PIERROT.

Jamais tu ne me feras commettre une mauvaise action.

COLOMBINE.

Mais ce n'est pas une mauvaise action.

PIERROT.

Je te dis que si !

COLOMBINE.

Je te dis que non ! Du reste, mon cher Pierrot, c'est à prendre ou à laisser : pas de cassette, pas de Colombine !

PIERROT.

Mais tu y tiens donc bien ?

COLOMBINE.

Eh ! sans doute, j'y tiens ! Ce doit être une fortune...

PIERROT.

Mais enfin, comment le docteur, notre maître, t'a-t-il dit cela ?

COLOMBINE.

Voilà ! C'était après son dernier accès de goutte, je l'avais privé de vin, de café, de cognac, de gibier, de salade, de citrons, d'oranges, de tout enfin ! Jamais un goutteux n'avait été soigné ainsi ! Il avait toujours la goutte, mais

il avait été bien soigné, ce qui est l'important... pour le médecin. Alors dans sa reconnaissance, il me dit : Colombine, mon enfant, je veux reconnaître tes bons services ; tu vois cette cassette ? Eh bien, elle est à toi ! — J'allais la prendre vivement, quand il ajouta : tu en prendras possession après ma mort.

PIERROT.

Eh bien, tu vois, le docteur n'est pas mort, puisque depuis hier il s'est installé ici au bord de la mer avec tout son personnel : Arlequin, Scapin, toi et moi. Il est vrai que c'est pour sa santé, mais, dans un si beau pays, il ne consentira jamais à mourir.

COLOMBINE.

Aussi l'important n'est pas qu'il meure, c'est que j'aie la cassette, qui est à moi, bien à moi, comme il me l'a dit.

PIERROT.

Cependant...

COLOMBINE.

Est-ce l'amour que tu dis avoir pour moi, qui te rend si scrupuleux ? mais, mon pauvre bêta de Pierrot, tu ne raisonnes pas. Le docteur m'a-t-il promis sa cassette, oui ou non ?

PIERROT.

Oui ! Puisque tu le dis.

COLOMBINE.

Eh bien ! Chose promise, chose due ! Et ce n'est pas voler que de prendre son dû.

PIERROT.

En es-tu bien sûre ?

COLOMBINE.

Mais certainement, grand nigaud !

AIR : — *Le Serin.*

N° 5 des *Chants du 1er Age.* L. Houssot.

I

Tiens ! Je te promets un baiser
Un tout petit baiser pour rire,
Tu le prends, il n'est pas volé,
Ne t'ai-je pas autorisé.

II

Ce baiser, qui te vient de moi,
— Comprends ce que je veux te dire, —
C'est ta conquête, il est à toi,
Tu peux le garder sans effroi.

III

Donc, si le docteur m'a fait don
De sa précieuse cassette
Elle est à moi, je le répète,
Grand imbécile, prends-là donc.

PIERROT.

C'est ma foi vrai ! Cela me décide, je prendrai la cassette du docteur.

COLOMBINE.

A la bonne heure ? Et quand tu m'auras remis la cassette, nous nous marierons.

PIERROT.

J'y cours, ma chère Colombine !

COLOMBINE.

Attends ! Une dernière précaution ! Méfie-toi d'Arlequin et de Scapin... s'ils se doutaient ?...

PIERROT.

Oh ! Je suis plus malin qu'eux, n'aie pas peur ! (*Il sort.*)

SCÈNE II

COLOMBINE, *puis* ARLEQUIN.

COLOMBINE.

J'ai eu bien de la peine à le décider, mais enfin j'ai pu le convaincre. C'est vrai, depuis que le docteur m'a promis cette cassette, je meurs d'envie de savoir ce qu'il y a dedans. C'est un cadeau qu'il a voulu me faire, par conséquent ce doit être de l'or ou des bijoux. Voilà qui va nous être utile pour nous mettre en ménage. Au fond, je n'ai pas de remords ! N'est-ce pas rendre un service au docteur que de l'obliger à tenir sa parole ? Car enfin, s'il m'avait oubliée sur son testament, la cassette reviendrait à ses héritiers et ainsi sa volonté ne serait pas remplie.

ARLEQUIN, *entrant.*

Que racontes-tu là toute seule, Colombine ?

COLOMBINE.

Des choses qui ne te regardent point, mon cher Arleqnin.

ARLEQUIN.

Oh ! oh ! Je viens de te voir causer avec Pierrot. Vous méditez quelque mauvais coup ensemble.

COLOMBINE.

Peut être bien ! En tout cas, tu n'as pas besoin de savoir ce que nous disions.

ARLEQUIN.

Et si je le devinais ?

COLOMBINE.

Tu serais bien malin ! mais rien ne t'empêche de faire des suppositions.

ARLEQUIN.

Avoue que vous méditez quelque tour contre le docteur.

COLOMBINE.

Notre maître ! Que nous aimons tant ! Peux-tu le penser !

ARLEQUIN.

Ou contre un autre.

COLOMBINE.

C'est bien possible, mais je ne te dirai rien... parce qu'il n'y a rien. Et sur ce, mon très curieux Arlequin, je te tire ma révérence ! (*Elle sort.*)

SCÈNE III

ARLEQUIN, *puis* PIERROT.

ARLEQUIN.

Que pouvait-elle bien raconter ainsi à Pierrot ? Depuis quelque temps ils sont toujours ensemble. Ces gaillards-là s'entendent comme larrons en foire ! Oh ! mais Pierrot sera moins discret, je l'interrogerai et, s'ils ont fait quelque bonne affaire, j'en veux ma part.

PIERROT, *entrant, à part.*

Le coup est fait ! Je viens de prendre la cassette et l'ai cachée dans la chambre de Colombine. Maintenant elle ne me refusera plus sa main.

ARLEQUIN, *apercevant Pierrot.*

Hé mais, ce bloc de farine, ce fantôme blanc qui regarde la mer, n'est-ce pas Pierrot ? Hola ! Pierrot !

PIERROT.

Arlequin ! (*A part.*) Pourvu qu'il n'ait rien vu !

ARLEQUIN.

Hé ! Que fais-tu ici ?

PIERROT.

Ce que tu y fais toi-même. Je prends l'air pur !

ARLEQUIN.

Tu ne prends que cela ?

PIERROT, *à part.*

Est-ce qu'il se douterait ? (*Haut.*) Mon Dieu, oui. Il fait si bon ici, l'air y est doux, toutes les fleurs répandent des parfums enivrants.

ARLEQUIN.

Ça te fera mal à la tête.

PIERROT.

Je ne crois pas. Le docteur m'a recommandé de me promener. (*A part.*) Je voudrais bien m'en débarrasser pour prévenir Colombine.

ARLEQUIN.

A moi aussi, le docteur a recommandé le soleil : Veux-tu nous promener ensemble ?

PIERROT, *à part.*

Il ne veut pas me quitter ! Je crois qu'il se doute de quelque chose.

ARLEQUIN.

Dis, veux-tu nous promener tous deux ? Tu causes si bien.

PIERROT.

C'est que...

ARLEQUIN.

Il hésite. Il veut rester seul, ne le quittons pas.

PIERROT.

C'est que ma promenade est finie et j'allais...

ARLEQUIN.

Où allais-tu ? J'irai avec toi.

PIERROT.

Viens donc ! (*A part.*) Je le lâcherai en route. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IV

LE DOCTEUR, SCAPIN.

LE DOCTEUR.

Oui, Scapin, comprends-tu cela ? Ma cassette. — Je la egardais encore ce matin. — Eh bien, elle a disparu.

SCAPIN.

N'ayez pas peur, mon cher maître, je la retrouverai. D'abord, il faut savoir qui a fait le coup ? Je soupçonne Pierrot ou Arlequin. Ils sont capables de tout.

LE DOCTEUR.

Et qui te fait penser ?

SCAPIN.

On ne les a pas vus de la matinée. Laissez-moi faire, je vous rattraperai votre voleur.

LE DOCTEUR.

Ma pauvre cassette !

SCAPIN.

Elle était bien pleine ?

LE DOCTEUR.

Oh oui, jusqu'au bord.

SCAPIN, *à part.*

C'est bon à savoir. (*Haut.*) Eh bien, si j'ai un conseil à vous donner, c'est d'aller vous reposer un moment. S'ils

nous voyaient ensemble, ils se méfieraient, mais ils ne craindront rien de moi.

LE DOCTEUR.

Tu as peut-être raison. (*Il sort.*)

SCÈNE V

SCAPIN.

Scapin, mon ami, sois habile ! Il faut maintenant que la cassette soit à toi.

SCÈNE VI

SCAPIN, PIERROT.

PIERROT.

Je m'en suis débarrassé ! (*Apercevant Scapin.*) Oh ! Scapin ! Encore un que je n'attendais pas.

SCAPIN.

Hé ! Te voilà Pierrot ?

PIERROT.

Comme tu vois, je prends l'air !

SCAPIN.

C'est bien peu ! (*A part.*) Frappons tout de suite le grand coup ! (*Haut.*) Alors tu prends l'air tranquillement comme ça, sans remords ?

PIERROT, *à part.*

Est-ce qu'il se douterait aussi ? (*Haut.*) Pourquoi des remords ?

SCAPIN.

Dame, mon cher Pierrot ; à ta place je serais moins calme.

PIERROT, *à part.*

Il sait tout ! (*Haut.*) Pourquoi ?

SCAPIN.

Parce que le Docteur s'est aperçu du vol de sa cassette.

PIERROT.

Ah ! on lui a volé sa cassette ? Ce n'est pas moi.

SCAPIN, *à part.*

C'est lui ! (*Haut.*) Il est bien possible que ce ne soit pas toi, mais le Docteur croit que c'est toi.

PIERROT.

Et alors ?

SCAPIN.

Alors, je dois t'avouer que le Grand Juge est averti, que ton signalement est donné et que d'un moment à l'autre, tu peux être arrêté.

PIERROT.

Diavolo ! Comment faire ?

SCAPIN.

Mais si tu ne l'as pas prise, tu n'as rien à craindre.

PIERROT.

Certes ! Je ne l'ai pas prise... c'est tout au plus si je l'ai empruntée.

SCAPIN.

C'est tout comme ! Eh bien, rends-la moi, et il ne te sera rien fait.

PIERROT.

Est-ce que tu la rendrais, toi ?

SCAPIN, *hésitant.*

J'avoue que...

PIERROT.

Alors tu me comprends.

SCAPIN.

Il faut pourtant que tu sortes de là. Ah ! si je l'avais prise, moi, je sais bien ce que je ferais.

PIERROT.

Que ferais-tu ?

SCAPIN.

Mais je ne l'ai pas prise.

PIERROT.

Voyons, mon cher Scapin, dis-moi ce que tu ferais.

SCAPIN.

Eh bien, donne-moi la moitié du trésor et je te le dirai.

PIERROT.

La moitié, c'est beaucoup.

SCAPIN.

Et si tu es pendu, tu n'auras rien.

PIERROT.

Eh bien, viens avec moi, nous allons partager.

SCAPIN, *à part.*

Allons donc ! J'y suis arrivé.

PIERROT.

Je vais te conduire, mon adorable Scapin.

SCAPIN.

Je te suis, aimable Pierrot. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VII

ARLEQUIN, *puis* LE DOCTEUR.

ARLEQUIN.

Pierrot m'a glissé entre les mains. Comment le rattraper maintenant ? Evidemment, il ne se souciait pas de m'avoir pour compagnon ; c'est qu'il aura fait quelque bonne affaire dont il ne veut pas me donner une part. Raison de plus pour ne pas le quitter.

LE DOCTEUR.

Je me suis assez reposé, j'aime mieux me promener. Justement voici Arlequin. Quand on voit Arlequin, Pierrot n'est pas loin. Hola ! Arlequin !

ARLEQUIN.

Le Docteur ! Que voulez-vous, mon bon maître ?

LE DOCTEUR.

Il ne tremble pas en me voyant ! Mais tous mes valets sont tellement effrontés ! Je vais l'intimider : (*Haut.*) Tu m'as pris ma cassette !

ARLEQUIN.

Vous aviez une cassette ?

LE DOCTEUR.

Avoue que c'est toi et rends-la moi, je ne te ferai rien.

ARLEQUIN.

Comment me pouvez-vous soupçonner. Moi, Arlequin, un si honnête homme !

LE DOCTEUR, *à part.*

Il n'a pas tremblé. (*Haut.*) Mais alors, si ce n'est pas toi, c'est Pierrot.

ARLEQUIN.

Eh! Sans doute! Ce ne peut être que Pierrot! (*A part.*) Tout s'explique maintenant. Si Pierrot m'évitait, c'est qu'il avait pris la cassette.

LE DOCTEUR.

Eh bien, où est Pierrot? On t'a vu avec lui.

ARLEQUIN.

On m'a vu avec lui! Qui ça?

LE DOCTEUR.

Scapin, parbleu!

ARLEQUIN.

Scapin! (*A part.*) Toujours à nous espionner, ce Scapin!

LE DOCTEUR.

Voyons, où est Pierrot, que je lui reprenne la cassette qu'il m'a volée.

ARLEQUIN.

Je ne sais pas, moi! Je l'ai bien vu comme cela, de loin; mais je ne sais pas où il est.

LE DOCTEUR, *à part.*

Je vois que Scapin m'a trompé; il a dû s'arranger avec Pierrot pour garder mon trésor. C'est à Arlequin que j'aurais dû me confier. (*Haut.*) Dis-moi, Arlequin, aimes-tu les petits écus?

ARLEQUIN.

Mais oui, docteur, quand ils ne sont pas rognés.

LE DOCTEUR.

Eh bien, si tu peux reprendre ma cassette à Pierrot et me la rendre, je te donnerai un petit écu.

ARLEQUIN.

Un seul petit écu?

LE DOCTEUR.

Eh bien, je t'en donnerai deux! Va me la reprendre, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN.

J'y cours, mon bon maître. (*A part.*) Mais si je puis la reprendre, je la garde pour moi. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII

LE DOCTEUR, *puis* PIERROT.

LE DOCTEUR.

Excellente nature! Il ferait tout pour un petit écu! Oh! mais qu'est-ce que je vois là? N'est-ce pas Pierrot? Oui, c'est lui-même! Ah! parbleu! la rencontre est bonne, je vais me faire rendre moi-même ma cassette, comme cela, je gagnerai deux petits écus.

PIERROT, *entrant en chantant.*

Tralalalère! Tralalala. Jamais Scapin ne reviendra! (*Apercevant le docteur.*) Oh! Le docteur! Comment sortir de là!

LE DOCTEUR.

Hé! Tu es bien gai, Pierrot?

PIERROT.

Oui, mon bon maître, oui, parce que j'ai un poids de moins sur la conscience. Oui! J'avais eu la faiblesse de vous emprunter votre cassette; vous savez, on a des idées... mauvaises quelquefois, mais on a du cœur, on se repent.

LE DOCTEUR.

C'est bien, cela. Alors tu l'as remise à Scapin?

PIERROT.

Oh, non ! Il l'aurait gardée.

LE DOCTEUR.

Alors, tu me la rapportes ?

PIERROT.

Pas précisément.

LE DOCTEUR.

Enfin, tu ne la gardes pas ?

PIERROT.

Non, mais je vais vous dire où je l'ai cachée, vous la reprendrez vous-même.

LE DOCTEUR.

Je savais bien que tu étais gentil.

PIERROT.

Eh bien, regardez par ici. Voyez-vous ces rochers à pic et ces vagues qui viennent se briser dessus, et ce gros rocher ?

LE DOCTEUR.

Où ça, ce gros rocher ?

PIERROT.

Là ! Penchez-vous un peu. Vous voyez ? Penchez-vous encore. — Oh ! mon Dieu ! Il est tombé ! (*Le docteur tombe.*) Mon pauvre docteur ! Tu n'as plus besoin de cassette maintenant ! Elle est bien à nous !

SCÈNE IX

PIERROT, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Ah ! Pierrot ! Je te cherche partout !

PIERROT, *à part.*

Arlequin ! Je l'avais oublié ! Comment me débarrasser de celui-là ! (*Haut.*) Et moi aussi, je te cherche ! Je voulais t'inviter à dîner.

ARLEQUIN.

J'accepte, mon cher Pierrot, j'accepte.

PIERROT, *à part.*

C'est un ivrogne. Je mettrai un peu de poison dans son vin et tout sera dit.

ARLEQUIN.

Tu es un véritable ami !

PIERROT.

Je t'ai toujours aimé. Allons, viens, mon bon Arlequin, tu vas voir comme je vais bien te traiter ?

ARLEQUIN.

Tu as donc de l'argent ?

PIERROT.

Quelques petites économies... que personne ne connaît ; nous les mangerons ensemble. Va, passe le premier. (*Ils sortent.*)

SCÈNE X

COLOMBINE, *entrant avec un coffret.*

Il a pris la cassette du docteur et l'a mise dans ma chambre, c'est bien imprudent ! Moi d'abord je me moque de la cassette, c'est son contenu que je voudrais connaître. Pierrot ne va pas tarder sans doute à venir.

SCÈNE XI

COLOMBINE, PIERROT.

PIERROT.

C'est fait ! Ah ! ça n'a pas été long. Au premier verre de vin je lui ai mis une petite poudre dans son verre et un moment après, il a fait couic ! Me voici libre, riche, heureux et, chose étonnante, je n'ai pas l'ombre d'un remords.

AIR : *De la Boulangère.*

I

Maintenant que j'ai des écus,
Je suis à mon affaire,
Tous mes soucis sont disparus,
Plus de tristesse amère ;
Bien plus,
Mon sort est très prospère.

II

Avec Colombine, je vais
Passer ma vie entière,
Nous habiterons un palais
Ou bien une chaumière,
Jamais
Nous n'aurons de misère !

Comme je vais jouir de la vie dans ce beau pays, avec Colombine ! Tiens ! Justement la voici. Bonjour Colombine !

COLOMBINE.

Ah ! te voilà ! Dis-donc, j'ai la cassette avec moi. On aurait pu la découvrir dans ma chambre.

PIERROT.

Qui ça ?

COLOMBINE.

Mais Scapin !

PIERROT.

Il est mort !

COLOMBINE.

Ou bien Arlequin.

PIERROT.

Il est mort !

COLOMBINE.

Enfin, le docteur !

PIERROT.

Il est mort !

COLOMBINE.

Ah bah ! Ils sont tous morts. Comment cela est-il arrivé ?

PIERROT.

Oh ! C'est bien simple ! Scapin a voulu prendre un bain de mer et il s'est noyé. Le docteur, lui, regardait dans la mer ; tiens, là ! Il s'est trop penché et est tombé dans l'eau. Quant à Arlequin, je l'avais invité à déjeuner ; en se mettant à table, il a eu une congestion et il a fait couic ! — Allons ! Oublions tout cela et voyons ce qu'il y a dans la cassette.

COLOMBINE.

Elle n'est pas bien lourde.

PIERROT.

Lourde ou légère, qu'elle soit pleine, c'est tout ce que je demande. (*Il ouvre la cassette qui est pleine de papiers.*)

COLOMBINE.

Des papiers et pas d'argent ! Nous sommes volés !

PIERROT.

Qui sait ! Ce sont peut-être des obligations, des actions, des titres de rentes...

COLOMBINE.

Hélas ! Ce ne sont que des recettes, vois plutôt.

PIERROT, *lisant.*

Recette infaillible pour le mal de dents : — Si une dent vous fait mal, arrachez-la, vous n'en souffrirez plus.

COLOMBINE.

Elle est jolie, la recette !

PIERROT.

Une autre. Recette infaillible pour les cors aux pieds : — Si vous avez un cor aux pieds, faites-vous couper la jambe. Le cor ne reviendra pas.

COLOMBINE.

Et voilà les médecins !

PIERROT.

Si vous avez un rhume de cerveau, mettez-vous dans un courant d'air, vous attrapez une fluxion de poitrine qui vous emportera et, avec vous, le rhume de cerveau.

COLOMBINE.

Bien obligé ! Et voilà le cadeau du docteur ? Tu n'es qu'un imbécile !

PIERROT.

Moi ! Un imbécile ?

COLOMBINE.

Eh ! sans doute, tu n'es qu'un imbécile !

PIERROT.

Est-ce que je pouvais savoir ?

COLOMBINE.

Il fallait savoir ! Je ne veux pas d'un homme aussi bête que toi. Je te reprends ma parole ; je ne t'épouserai pas, adieu ! (*Elle sort.*)

SCÈNE XII

PIERROT, *puis* UN GENDARME.

PIERROT.

Oh ! mon Dieu ! Eh bien, me voilà joli maintenant ! Je suis un voleur, un assassin, tout cela par amour et Colombine ne veut plus de moi ! Mon Dieu ! Que je suis malheureux !

UN GENDARME, *entrant.*

Halte-là ! C'est vous qui vous nommez le nommé Pierrot ? Eh bien, mon gaillard, je ne sais pas ce que vous avez dans le corps, pour être un criminel dans un pays aussi remarquablement supérieur ! Vous allez me suivre en prison.

PIERROT.

Ah ! mon Dieu ! J'aurais dû m'y attendre. Je vous suis, gendarme !

(*Rideau.*)

LE CRIME DE SAINT-JUST

VI

LE CRIME DE SAINT-JUST

Valentin.
Richepanse.
Larisette.
Fricandard.
Ratatouille.

DÉCOR

Une place publique. — A gauche une grange. — A droite une charcuterie.

COSTUMES

Valentin, Costume de touriste.
Richepanse, Juge, toge et robe.
Larisette, Gendarme.
Fricandard, Grands tabliers, bras nus.
Ratatouille, id.

Le crime de Saint-Just

COMÉDIE EN UN ACTE

PERSONNAGES.

VALENTIN, voyageur.
RICHEPANSE, juge.
LARISETTE, gendarme.
FRICANDARD, charcutier.
RATATOUILLE, charcutier.

SCÈNE PREMIÈRE

VALENTIN.

Je suis fait comme un voleur et cependant c'est moi qui suis volé. Personne ne le croirait, pourtant c'est l'absolue vérité. Ecoutez mon aventure. J'aime les excursions, et surtout les excursions fantaisistes, partant sans avoir de but, sans savoir où je vais, à pied bien entendu et ne manquant jamais le train que je n'attends jamais. Comme je voyage toujours seul, je m'arrête quand je veux, je poursuis mon chemin quand il me plaît et je cause avec la nature qui est toujours de mon avis. Or, hier soir, comme je sortais d'un bois, je me trouvai tout à coup en face de trois gaillards déguenillés qui, sans me dire un mot, sautèrent sur moi, s'emparèrent de mes vêtements et me laissèrent tout nu au pied d'un arbre. L'endroit était désert, je jugeai inutile de crier. Ces gentilshommes de grand chemin avaient cependant eu une attention ; du moins l'un d'eux, celui qui avait revêtu mes habits, m'avait laissé ses guenilles que j'endossai avec plaisir et qui me permirent d'arriver jusqu'à ce village où je vais me reposer. Voici d'abord une grange où je réparerai mes fatigues. (*Il rentre dans la grange à droite*).

SCÈNE II

FRICANDARD, *et* RATATOUILLE, *entrant par la gauche.*

FRICANDARD.

La meilleure manière est de lui donner un coup de massue sur la tête.

RATATOUILLE.

Evidemment le procédé est bon, mais il n'est pas définitif, il arrive souvent que le sujet n'est qu'étourdi.

FRICANDARD.

Peut-être, eh bien nous le saignerons. D'autant plus que nous n'avons pas de temps de perdu. C'est à six heures je crois que nous trouverons Monsieur Richepanse.

RATATOUILLE.

Oh! nous ne le manquerons pas.

FRICANDARD.

Tu as repassé ton couteau ?

RATATOUILLE.

Il est fraîchement aiguisé.

FRICANDARD.

Allons, le moment est venu, viens !

RATATOUILLE.

Je te recommande surtout de le bien tenir, de façon à ce qu'il ne bouge pas.

FRICANDARD.

Sois tranquille ! Tu l'égorgeras du premier coup, (*ils rentrent à droite*).

SCÈNE III

VALENTIN, *sortant de la grange.*

Qu'ai-je entendu ? J'en suis encore tout tremblant. Ce sont peut-être les brigands qui m'ont dévalisé. Ils vont le couper par morceaux. C'est sans doute un pauvre voyageur comme moi. Que faire? Je ne puis pas laisser commettre un crime ; il faut intervenir. Si j'avais des armes ! Mais

rien! Et ceci se passe en plein jour dans un pays civilisé, c'est horrible ! J'ai envie de crier au secours...

SCÈNE IV

VALENTIN, LARISETTE.

LARISETTE, *à part.*

Un étranger!

VALENTIN, *sans voir Larisette.*

J'ai envie d'aller avertir la gendarmerie. (*Il va pour sortir.*)

LARISETTE, *l'arrêtant.*

Un instant ! Vos papiers.

VALENTIN.

Il s'agit bien de mes papiers ! Gendarme, on va commettre un crime.

LARISETTE.

Ça ne me regarde pas. Vos papiers ?

VALENTIN.

Mais, malheureux. Il n'y a pas un instant à perdre. Le crime se commet peut-être en ce moment. Il faut l'empêcher à tout prix ! A tout prix, entendez-vous?

LARISETTE.

J'entends bien. Vous voulez gagner du temps. Mais le gendarme Larisette est un malin, on ne lui en fait pas accroire.

VALENTIN.

Mon Dieu, que ce gendarme est entêté ! Mais vous n'avez donc pas de cœur ? Vous n'avez donc pas d'âme ? Vous ne connaissez donc pas vos devoirs ?

LARISETTE.

Mes devoirs ! Je les connais mieux que vous ! J'ai été averti que certaines personnes de mauvaise mine divaguaient dans la commune de Saint-Just et j'ai reçu l'ordre de les arrêter ; vos papiers ?

VALENTIN.

Mais enfin, je n'ai pas mauvaise mine, moi ?

LARISETTE.

C'est que vous ne vous êtes pas regardé ! — D'abord tout un chacun qui n'a pas de papiers, a mauvaise mine. Vos papiers ?

VALENTIN.

Mes papiers ! Mes papiers ! Est-ce que j'en ai des papiers ? C'est-à-dire, si, j'en avais, mais on me les a pris.

LARISETTE.

Je vais vous confondre. On ne prend pas de papiers, on prend de l'argent, des valeurs, des bijoux, mais on ne prend pas de papiers ! A quoi ça servirait-il de prendre des papiers ? Mais enfin, une supposition que vous aviez des papiers, qui est-ce qui vous les a pris.

VALENTIN.

Des malfaiteurs qui m'ont dévalisé.

LARISETTE.

Vous voyez bien que vous mentez ! S'ils vous ont dévalisé, ils n'ont pas pris vos papiers. Quand on dévalise quelqu'un on prend sa valise.

VALENTIN.

Mais mes papiers étaient dans ma valise.

LARISETTE.

C'est invraisemblable ! On porte toujours ses papiers sur soi. Enfin, supposons toujours que vous aviez des papiers ?

Si des malfaiteurs vous les ont pris, vous devez savoir où sont ces malfaiteurs ?

VALENTIN.

Parbleu ! Ce sont sans doute ceux qui sont dans cette maison où ils vont assassiner un homme !...

LARISETTE.

Alors ce sont des assassins et non des malfaiteurs.

VALENTIN.

Assassins ! Malfaiteurs ! c'est la même chose !

LARISETTE.

Et d'abord, pourquoi dites-vous que ce sont des assassins ? Si c'étaient des assassins, ils vous auraient tué et n'auraient pas pris vos papiers.

VALENTIN.

Mais, malheureux gendarme, je viens de les entendre comploter leur crime... Je ne crois pas que l'homme soit déjà tué, c'est pour cela que je vous supplie de les arrêter auparavant.

LARISETTE.

Je ne peux pas arrêter un homme pour un crime qu'il n'a pas commis encore.

VALENTIN.

Mais vous pouvez empêcher qu'il commette ce crime.

LARISETTE.

Non pas ! Je n'ai pas reçu d'ordre. Si mon brigadier m'avait dit : « Larisette, voici un homme qui va commettre un crime, il faut l'arrêter ! » Je l'arrêterais ! mais autrement, je ne peux pas, parce que tant qu'il n'a pas commis de crime, il est innocent.

VALENTIN.

Il ne le sera plus tout à l'heure.

LARISETTE.

Alors, tout à l'heure, nous verrons ! Quant à vous, je vous arrête, parce que vous êtes coupable, puisque vous n'avez pas de papiers.

VALENTIN, *exaspéré.*

AIR : *Garde à vous.*

Des papiers !
Des papiers !
Que voulez-vous qu'j'en fasse ?
Jamais je n'm'embarasse
En voyage, de papiers !
De papiers !
De papiers !
Je ne fais pas usage
De tous ces griffonnages
Qui servent aux greffiers.
Des papiers ! (ter)

LARISETTE.

Voyons ! n'aggravez pas votre situation ! Tout le monde a des papiers. Moi, qui vous parle, j'ai des papiers. D'abord, mon acte de naissance qui prouve que je suis né : Tenez ! montrez-moi seulement votre acte de naissance et je vous laisse aller.

VALENTIN.

Mais on ne voyage pas avec son acte de naissance...

LARISETTE.

C'est un tort ! Comment voulez-vous que je sache que c'est vous, puisque vous ne pouvez pas me prouver que c'est vous qui êtes vous ?

VALENTIN.

Mais, gendarme, quand je vous prouverais que c'est moi qui suis moi, à quoi ça vous avancerait-il ?

LARISETTE.

Ça m'avancerait à avoir de l'avancement, parce que j'aurais fait mon devoir.

VALENTIN, *à part.*

Ce gendarme est stupide ! Comment lui faire comprendre que peut-être en ce moment on assassine un homme. (*Haut.*)Ecoutez, gendarme, vous persistez à vouloir m'arrêter ?

LARISETTE.

Je ne persiste pas, je vous arrête préalablement et je vais vous conduire au poste.

VALENTIN.

Ça c'est autre chose. Je suis très fort et je ne vous engage pas à vous frotter à moi.

LARISETTE.

De la rebellion ! Très bien ! Je vais chercher un camarade.

VALENTIN.

Eh bien, soit ! Votre camarade sera peut-être plus intelligent que vous.

LARISETTE, (*à part.*)

De ce côté, il m'a dit qu'il y avait des assassins, par conséquent, comme il doit tenir à sa peau, il ne se sauvera pas par là. De ce côté c'est la gendarmerie, il ne se risquera pas par là non plus. Il est donc évident que je vais le retrouver ici tout à l'heure. (*Il sort.*)

SCÈNE V

VALENTIN.

Que faire avec un pareil imbécile ! Et dire, qu'en ce

moment-ci, les assassins aiguisent leur coutelas... Ils guettent la victime, ils vont l'immoler... Je sais cela, moi ! Et je ne puis rien faire ! Ah ! je suis navré, navré, navré ! Ah ça, mais je n'y comprends plus rien ! Le crime que j'attendais ne se perpètre pas. L'auraient-ils remis à huitaine, comme on dit dans les tribunaux ? Ou bien la victime n'est-elle pas présente ? Que supposer ? Je n'entends aucun bruit, l'heure n'est peut-être pas sonnée. (*A ce moment l'horloge du village sonne six heures.*)

SCÈNE VI

VALENTIN, BEDONNET.

BEDONNET, *entrant.*

Six heures ! Et mon dîner est à huit heures ! Dutripard aura oublié ma commande ! Ce n'est pas possible ! Ce serait la première fois. Quand un charcutier a l'honneur d'être le fournisseur de l'honorable Bedonnet, juge de paix de St-Just, ci-présent, il doit avoir un zèle qui devance les heures !

VALENTIN, *à part.*

Bedonnet ? Bedonnet, oui ! C'est bien le nom de la victime que ces misérables ont imprudemment proféré... Bedonnet !

BEDONNET.

Je les connais ! Dutripard est un fieffé paresseux et Veaupiqué, son premier clerc, ne vaut pas mieux que lui ; ils sont capables de s'être attardés au cabaret et de m'avoir oublié.

VALENTIN, *à part.*

Bedonnet ! C'est la future victime !

BEDONNET.

C'est que je traite ce soir mon confrère de Pont-de-Bonne... Il adore le boudin et je le sais si gourmand qu'il me ferait mauvaise mine si je ne lui en offrais pas.

VALENTIN, *à part.*

Cela me fait pitié ! Ce juge de paix qui va tranquillement à l'abattoir ! C'est horrible ! Et cet homme a une bonne nature; il veut régaler un de ses confrères et, dans cinq minutes, peut-être...

BEDONNET.

Allons activer ces paresseux.

VALENTIN, *à Bedonnet.*

Pardon, Monsieur le juge, je voudrais vous dire deux mots.

BEDONNET.

Je n'ai pas le temps ! Venez à mon audience, je vous écouterai.

VALENTIN.

Mais, Monsieur le juge, c'est très pressé, je vous en prie, laissez-moi vous parler.

BEDONNET.

Vous écouter, à cette heure ? Vous n'y songez pas, c'est impossible ! D'abord je ne vous connais pas ! Et puis il y a des formalités à remplir. Si j'écoutais tout le monde dans la rue, je n'aurais personne à mon audience. Ma dignité ne me permet pas de faire des passe-droit. — Je vais vous indiquer la marche que vous devez suivre : — Vous allez m'adresser une demande d'audience sur papier timbré ; je l'étudierai et je la passerai ensuite à mon greffier qui la classera. Au bout de huit jours, vous recevrez une lettre d'admission à mon audience et vous passerez à votre tour. Je suis un juge intègre et ne fais rien par faveur.

VALENTIN.

Ceci fait votre éloge, Monsieur Bedonnet, mais je ne demande pas d'audience.

BEDONNET.

Alors que me demandez-vous ?

VALENTIN.

Rien ! Je veux vous sauver d'un grand péril. Vous êtes bien M. Bedonnet ?

BEDONNET.

Sans doute !

VALENTIN, *montrant la charcuterie.*

Eh bien, n'entrez pas dans cette maison.

BEDONNET.

N'entrez pas ? Vous me donnez des ordres ! Monsieur ! C'est moi qui en donne et je n'en reçois jamais ! Laissez-moi !

VALENTIN, *à part.*

Il est aussi entêté que le gendarme. (*Haut.*) Je vous en prie, Monsieur Bedonnet...

BEDONNET, *avec hauteur.*

Assez, Monsieur ! Je sais ce que j'ai à faire.

VALENTIN, *à part.*

Allons ! Je n'ai plus qu'une ressource : Aller à la gendarmerie et ramener tous les gendarmes pour empêcher un malheur ! (*Il sort.*)

SCÈNE VII

BEDONNET, *puis* DUTRIPARD.

BEDONNET.

Ah ça ! Est-ce que cet inconnu voudrait m'empêcher de

manger du boudin ! Ce serait un peu fort ! (*Allant à la charcuterie et appelant.*) Maître Dutripard ! Maître Dutripard !

DUTRIPARD, *entrant.*

Ah ! Monsieur le juge !

BEDONNET.

On dirait, Maître Dutripard, que vous m'avez oublié ?

DUTRIPART.

Bien au contraire, monsieur le Juge, je m'occupe de vous.

BEDONNET.

Comment se fait-il que ma commande ne soit pas prête ?

DUTRIPARD.

Ne craignez rien, vous l'aurez à temps pour votre diner.

BEDONNET.

Je n'en crois rien, maître Dutripard.

DUTRIPARD.

Si Monsieur le Juge voulait bien venir avec moi. J'aurais l'honneur de la préparer devant lui.

BEDONNET.

Hum ! Hum ! Comme juge, je ne devrais peut-être pas vous suivre, mais comme simple particulier, je veux bien condescendre à cette vérification. (*Ils entrent dans la maison.*)

SCÈNE VIII

VALENTIN, LARISETTE.

VALENTIN.

Venez ! Venez ! Il sera peut-être trop tard.

LARISETTE.

Ah ça, mais vous n'avez pas bientôt fini de me faire courir comme ça ? Vous oubliez que j'ai des bottes neuves.

VALENTIN.

Il s'agit bien de bottes ! la victime. c'est Monsieur Bedonnet, votre juge. Il est là dans la maison. Entrons ! Nous pourrons peut-être le sauver !

LARISETTE.

N'allons pas si vite ; tout cela n'est pas clair ! Voyons, vous dites que le juge, M. Bedonnet, est assassiné ?

VALENTIN.

Non, pas encore !

LARISETTE.

Eh bien, il faut attendre.

VALENTIN.

Mais non, malheureux ! Il ne faut pas attendre. Quand le crime sera commis, il sera trop tard ! Entrons !

LARISETTE.

Pardon ! Je connais mes devoirs, je n'ai pas le droit de violer un domicile.

VALENTIN.

Ah ! quelle tête carrée ! Eh bien, restez là, j'entre sans vous.

LARISETTE.

Je vous le défends ! Vous êtes mon prisonnier.

VALENTIN.

Prenez garde ! Je vous rends responsable de ce qui va vous arriver. (*On entend des cris dans la maison.*) Malheureux ! Le crime est consommé !

LARISETTE.

Maintenant je connais mon devoir ! Ces cris sont sédi-

tieux. Je vais faire la perquisition. Je vous autorise à m'accompagner. (*Il entre dans la maison.*)

VALENTIN, *accablé.*

Maintenant, c'est bien inutile.

SCÈNE IX

VALENTIN, *puis* BEDONNET.

VALENTIN.

C'est horrible! Et dire que j'ai tout fait pour empêcher cela !

BEDONNET, *entrant.*

Maintenant je suis rassuré. Mon dîner n'est pas compromis.

VALENTIN.

Vous ici! Vivant!

BEDONNET.

Ah ça, mais Monsieur, vous m'en voulez, je crois. Je suis vivant et bien vivant et n'ai jamais été malade.

VALENTIN.

Dieu soit loué! Et comment en avez-vous réchappé ?

BEDONNET.

Réchappé ? de quoi ? Qu'est-ce que vous voulez dire ?

VALENTIN.

Alors vous avez été le plus fort ? Cependant ils étaient deux.

BEDONNET.

Comment deux ? Je n'en ai vu qu'un. — Mais, au fait, de quel droit m'interrogez-vous ? Et d'abord, je ne vous connais pas, qui êtes-vous ?

VALENTIN.

Qui je suis? Mais un pauvre touriste qui a été dévalisé par ces brigands!

BEDONNET.

Quels brigands?

VALENTIN.

Ceux à qui vous venez d'avoir affaire.

BEDONNET, *à part.*

Il est fou! A moins que ce ne soit une ruse pour dépister la Justice. (*Haut*) Montrez-moi vos papiers?

VALENTIN.

Mes papiers? C'est une manie dans ce pays-ci. Voyons! Comment voulez-vous que je vous montre mes papiers puisque vos assassins me les ont pris?

BEDONNET.

Mes assassins! Mais je ne suis pas assassiné! (*à part*) Cet homme a la tête dérangée!

VALENTIN.

Ils ne vous ont pas assassiné, c'est vrai, puisque vous me le dites, mais ils en avaient l'intention.

BEDONNET, *à part.*

C'est une manie! mais ça n'est pas clair! (*Haut.*) Monsieur, ou vous êtes sérieux ou vous ne l'êtes pas. Dans le premier cas, vos hallucinations m'obligent à m'assurer de votre personne; dans le second, vous vous moquez de moi. De toutes façons, mon devoir m'oblige à vous arrêter. Gendarme! Gendarme!

VALENTIN.

Ah! mais non! Avec celui-ci et ses procédures, je resterais trop longtemps en prison. J'aime mieux m'en aller! (*Il sort.*)

SCÈNE X

BEDONNET, LARISETTE.

BEDONNET.

Gendarme! Où êtes-vous Gendarme! Arrêtez cet homme qui court! Où donc êtes-vous Gendarme? (*Il court autour de la scène.*)

AIR : *de Cadet-Rousselle.*

Gendarme, où donc vous trouvez-vous?
Est c'que vous vous moquez de nous?
Me voici sens dessus dessous
Et je vais me mettre en courroux.
Comm' le chien de Jean de Nivelle,
N'entendez-vous pas quand j'appelle.
Ah! vous êtes vraiment
Un gendarme récalcitrant.

LARISETTE, *sortant de la charcuterie.*

Qui m'appelle? Me voici.

BEDONNET.

Où étiez-vous donc? Je vous cherche partout.

LARISETTE.

Mais, Monsieur le Juge, j'étais en train de vous chercher.

BEDONNET.

De me chercher? Quand c'est moi qui vous cherche?

LARISETTE.

Alors nous nous cherchions tous deux! Mais dites-moi puisque vous êtes vivant, vous n'êtes donc pas mort?

BEDONNET.

Quelle est cette plaisanterie, Larisette? Vous aussi, vous allez me la faire!

LARISETTE.

Ce n'est pas une plaisanterie, Monsieur le Juge, moi je croyais que c'était fini, sans cela je ne serais pas entré.

BEDONNET.

Fini ! Mais quoi fini ?

LARISETTE.

L'assassinat !

BEDONNET.

Il y a eu un assassinat ?

LARISETTE.

Dame ! Le cri que vous avez jeté.

BEDONNET.

Moi ? J'ai jeté un cri ?

LARISETTE.

Tout à l'heure.

BEDONNET.

Où ça ?

LARISETTE.

Dans cette maison.

BEDONNET.

Ici ? Mais ce n'est pas moi qui ai crié.

LARISETTE.

Alors qui ça ?

BEDONNET.

C'est le cochon !

LARISETTE.

Le cochon ! Quel cochon ?

BEDONNET.

Le cochon que tuait Dutripart pour me faire des boudins

que je dois manger ce soir avec mon confrère de Pont de Bonne.

LARISETTE, *ahuri.*

Un cochon, Dutripard ! des boudins ! Votre confrère... Mais Monsieur le juge de paix, où est l'assassin ?

BEDONNET.

Il n'y a pas d'assassin, puisque personne n'est tué que le cochon. Qui est-ce qui vous a parlé d'assassin ?

LARISETTE.

C'est l'inconnu.

BEDONNET.

Quel inconnu ?

LARISETTE.

Celui qui n'avait pas de papiers.

BEDONNET.

Et vous ne l'avez pas arrêté ?

LARISETTE

Si fait ! Je l'ai arrêté.

BEDONNET.

Et où est-il ?

LARISETTE.

Il devrait être ici...

BEDONNET.

Vous voyez bien qu'il n'y est pas ! C'est celui qui vient de se sauver. Larisette, mon ami, faites bien attention. Vous vous relâchez depuis quelque temps et, en vous relâchant, vous relâchez les prisonniers. Nous n'en avons cependant pas beaucoup. Si vous tenez à votre position, il faut me repincer immédiatement celui-là. Je rentre chez moi. Je compte que vous allez remettre la main dessus et me

l'amener avant mon dîner. (*A part.*) Je ne serais pas fâché de montrer à mon confrère de Pont de Bonne comment je rends la justice. (*Il sort.*)

SCÈNE XI

LARISETTE, *puis* VALENTIN.

LARISETTE.

Il vient de se sauver! C'est impossible, puisque je l'ai arrêté. D'ailleurs, comme il n'a pas de papiers, il ne peut aller bien loin. Qu'est-ce que je disais ? Le voici !

VALENTIN, *entrant des papiers à la main.*

Maintenant je suis en règle. J'ai été trouver le maire, qui m'a donné un passeport sur ma bonne mine. J'espère qu'on va me laisser tranquille.

LARISETTE.

Ah ! Ah ! Vous voici. Vous cherchiez à vous évader.

VALENTIN.

Moi ? Pourquoi ? C'est inutile! Vous ne pouvez pas m'arrêter puisque j'ai des papiers.

LARISETTE.

Des papiers ? Voyons !

VALENTIN, *montrant des papiers.*

Tenez! C'est un passeport en règle signé par votre maire.

LARISETTE, *lisant.*

Passeport, c'est exact, délivré au sieur Valentin. Valentin c est vous ?

VALENTIN.

Sans doute, c'est moi !

LARISETTE.

Qu'est-ce qui le prouve ?

VALENTIN

C'est mon passeport.

LARISETTE.

C'est juste ! (*A part.*) Le quidam est en règle, mais le juge m'a dit de le lui amener, il faut l'arrêter pour un autre motif.

VALENTIN, *voulant sortir.*

J'ai bien l'honneur de vous saluer.

LARISETTE.

Un instant ! Tout à l'heure ne m'avez-vous pas dit qu'on assassinait quelqu'un ?

VALENTIN.

Je le croyais !

LARISETTE.

Vous avez même ajouté que c'était le juge.

VALENTIN.

Certainement !

LARISETTE.

Vous en convenez ! Eh bien je vous arrête pour diffamation.

VALENTIN.

Pour diffamation ! Comment cela ?

LARISETTE.

Sans doute ! Ce qu'on tuait, c'était un cochon. Or vous m'avez dit que c'était le juge, donc vous avez pris le juge

pour un cochon. Je vous arrête et je vais vous conduire devant lui.

VALENTIN, *riant.*

Ah! Ah! Ah! Ma foi, je veux bien, gendarme! C'est trop drôle! J'espère que le juge sera moins sévère que vous et qu'il me mettra en liberté!

(Rideau.)

VII

LES PAPILLONS DE FANCHETTE

Fanchette.
La Fée des Fleurs.
Rosa.
Marguerite.
Bleuette.
Coqueliquette.

DÉCOR

Une clairière dans une forêt. — Arbres.

Les papillons seront faits avec du papier ou de la carte légère, ils seront fixés sur des fils d'archal.

COSTUMES

Fanchette, Jeune paysanne.
La Fée des Fleurs, Vieille femme couverte d'un vieux manteau.
La Fée des Fleurs, Costume de fée.
Rose,
Marguerite,
Bleuette,
Coqueliquette, } Costumes de jeunes filles.

Les Papillons de Fanchette

FÉERIE EN UN ACTE

PERSONNAGES

FANCHETTE.
LA FÉE DES FLEURS.
ROSA.
MARGUERITE.
BLEUETTE.
COQUELIQUETTE.

SCÈNE PREMIÈRE

ROSE, MARGUERITE, BLEUETTE, COQUELIQUETTE

Elles dansent en rond en chantant et des papillons voltigent sur leurs têtes.)

RONDE

Air : Du *Poltron.*
N° 2 des *Chants du 2e Age.* L. Houssot.

I

Dans les champs quand nous rencontrons,
Volant sur notre tête,
Les jolis petits papillons,
Nous nous mettons en fête.
Mais jamais nous ne les prenons.
Car ils sont vraiment très mignons gnons, gnons.
Volez ! Volez ! De ci, de là,
Nulle de nous ne vous prendra, ra, ra.

II

Allez vous placer sur les fleurs
Où le vent vous balance,
Vous avez la même couleur
Et la même élégance.
Comme elles, nous vous épargnons
Car vous êtes vraiment mignons, gnons, gnons.
Volez ! Volez ! De ci, de là,
Nulle de nous ne vous prendra, ra, ra.

III

O papillons éblouissants,
Volez dans les vallées,
Vous êtes à nos yeux d'enfants
De belles fleurs ailées.

Toujours nous vous admirerons.
Toujours nous vous respecterons, rons, rons,
Volez! Volez! De ci, de là,
Nulle de nous ne vous prendra, ra, ra.

SCÈNE II

Les Mêmes, FANCHETTE

FANCHETTE.

Oh! les jolis papillons! Et les belles petites filles. Je voudrais bien jouer avec elles. Tiens! je vais me présenter moi-même. Bonjour, Mesdemoiselles, moi je m'appelle Fanchette, comment vous appelez vous?

ROSE.

Moi, je m'appelle Rose.

MARGUERITE.

Et moi, Marguerite.

BLEUETTE.

Et moi, Bleuette.

COQUELIQUETTE.

Et moi, Coqueliquette.

FANCHETTE.

Oh! les jolis noms! Vous n'êtes pas du village? Où demeurent vos parents?

ROSE.

Nous n'avons pas de parents.

FANCHETTE.

Quoi! Jamais une mère ne vous a embrassées avant de vous endormir?

MARGUERITE.

Jamais nous n'avons reçu de baiser et jamais nous n'en avons donné.

FANCHETTE.

Mais où demeurez-vous ?

BLEUETTE.

Dans les villages voisins. Moi je suis de Saint-Saturnin où l'on fait de bonnes galettes. Rose est de Saint-Jean où l'on prépare si bien la crème ; Marguerite est de Saint-Nicolas où sont les meilleurs fruits ; et Coqueliquette est de Saint-Martin où l'on recueille le bon miel. Les gens de ces villages sont bons pour nous, ils nous logent dans leurs granges le soir quand nous rentrons. et chaque matin ils nous donnent la nourriture de la journée que nous venons partager ensemble ici.

COQUELIQUETTE.

Oh ! nous sommes très heureuses !

FANCHETTE.

Comment pouvez-vous l'être, si vous n'avez pas de mère ?

BLEUETTE.

Une mère ? Qu'est-ce que cela ?

AIR de *Joseph.*

FANCHETTE

Une mère, c'est la tendresse,
Le baiser au déclin du jour,
C'est la réchauffante caresse
D'un grand cœur pénétré d'amour.
On aime cette chère idole
Qui de son côté vous chérit.
Pleurez-vous ? Elle vous console,
Souffrez-vous ? Elle vous guérit !

ROSE.

Personne ne nous parle ni ne nous embrasse que nos

amies. Mais nous nous aimons bien et cela nous suffit. Allons, venez danser avec nous! Voici nos papillons qui nous appellent.

FANCHETTE.

Comment faites-vous donc pour apprivoiser ainsi les papillons?

ROSE.

Nous ne les apprivoisons pas, ce sont nos petits compagnons, ils nous suivent partout.

FANCHETTE.

Pourquoi donc ne me suivent-ils pas, moi! Quand je m'approche d'eux, ils se sauvent, pourtant je ne leur ferais pas de mal.

ROSE.

Çà, nous ne savons pas! (*On entend un appel de corne.*)

FANCHETTE.

Qu'est-ce que c'est que cela?

ROSE.

C'est l'appel de l'école. Tous les jours, à la même heure, cette corne nous avertit que nous devons cesser de jouer et nous rendre près de notre maîtresse qui nous donne des leçons. Reste ici, nous reviendrons bientôt. (*Les quatre jeunes filles sortent au milieu d'un nuage de papillons.*)

SCÈNE III

FANCHETTE.

Me voilà encore seule! Ce sont ces vilains papillons qui m'ont égarée! Quand je dis vilains, jolis au contraire, mais ils m'ont fait perdre de vue Noiraude, ma vache. Où la retrouver dans cette forêt? Je ne puis pourtant pas rentrer

à la maison sans ma vache ! De quel côté me diriger ? Je ne sais pas où je suis. Ces jeunes filles et ces papillons m'ont troublée profondément.

SCÈNE IV

FANCHETTE. LA FÉE *vêtue en vieille entre lentement.*

FANCHETTE.

Mais quelle est cette vieille femme qui s'avance lentement. O mon Dieu ! Elle pleure à chaudes larmes ! Tâchons de savoir ce qui cause son chagrin. (*S'approchant de la fée.*) Qu'avez-vous ? brave femme. Pourquoi pleurez-vous ainsi ? Contez-moi vos peines. Peut-être pourrai-je vous consoler.

LA FÉE.

Ma pauvre enfant, vous n'y pouvez rien. Mon chagrin est éternel, car je suis immortelle et mon destin est de pleurer toujours !

FANCHETTE.

Immortelle !

LA FÉE.

Oui. Je suis une fée. Ah ! si vous m'aviez connue autrefois ! J'étais jeune, j'étais jolie, aimée et admirée de tous ; on me nommait la Fée des fleurs ! Je suis la Fée des pleurs, maintenant.

FANCHETTE

— Que vous est-il donc arrivé ?

LA FÉE

— Approchez-vous de moi, je vais vous raconter mon histoire. Dans le monde des Fées, mon enfant, on a beau-

coup de puissance, mais on a aussi beaucoup de devoirs et, quand on les oublie une seule fois, la punition est cruelle. J'étais donc la Fée des fleurs et ma fonction était de les faire éclore ; pour cela, je devais sans cesse leur donner l'eau qui les fait vivre. Cette besogne était très assujettissante, mais j'avais avec moi une servante qui s'appelait La Rosée et qui m'aidait dans mon travail. Elle était très paresseuse, et, chaque matin, je devais la réveiller pour qu'elle allât dans les champs. Alors elle se levait de mauvaise humeur et se mettait à pleurer avec une telle abondance que ses larmes suffisaient pour arroser les fleurs. Un jour, jour fatal ! je dormis plus longtemps que d'habitude et j'oubliai de réveiller La Rosée. Quand j'ouvris les yeux, je vis toutes mes pauvres fleurs qui penchaient la tête, leurs pétales jonchaient la terre, leurs tiges étaient sèches, elles se mouraient. Vite, je pris un arrosoir pour réparer ce désastre ; je suppliai un gros nuage noir qui passait de se répandre sur la terre, mais il était trop tard. La Reine des Fées faisait en ce moment sa ronde, le nuage avait fui à son approche et je frémis en songeant à la punition qu'elle allait m'infliger.

FANCHETTE,

O mon Dieu ! Et alors ?

LA FÉE.

Alors je baissai la tête et la Reine des Fées prenant sa grosse voix me dit : « Je t'avais donné la garde de mes fleurs et tu les as laissées mourir, tu seras punie. Tu étais jeune, tu vas devenir vieille, tu étais jolie, tu seras laide, et comme c'est par le manque d'eau que ces fleurs ont été détruites, je te condamne à pleurer éternellement. » Au même instant, je devins comme vous me voyez maintenant et la Reine des Fées passa sans me jeter un seul regard.

FANCHETTE.

Ah ! C'est affreux ! Vous voilà donc vieille pour toujours ? Elle ne pardonnera donc jamais ?

LA FÉE

Si, mais pour cela, il faudrait un hasard inespéré ; il faudrait que je pusse retrouver ces pauvres fleurs desséchées par ma faute. Où sont-elles maintenant ?

FANCHETTE

Si elles sont mortes, vous ne les retrouverez pas.

LA FÉE

Peut-être. Il faut que vous sachiez que chaque fleur qui meurt se change en petite folle et garde son nom. J'en ai vu beaucoup, mais elles fuyaient à mon approche, je leur faisais peur ! Ah ! si elles savaient que pour faire cesser mon enchantement il me suffirait de les embrasser, peut-être me tendraient-elles leurs joues.

FANCHETTE

Venez, voici la mienne, embrassez-moi.

LA FÉE

Et comment vous appelez-vous ?

FANCHETTE

Fanchette.

LA FÉE

Ce n'est pas un nom de fleur et vous ne pouvez rien pour moi. Ah ! Si vous vous appeliez Rose, Marguerite, ou bien Bleuette et même Coqueliquette, qui sont les noms de mes pauvres victimes, ce serait différent. Mais elles, voudraient-elles que je les embrasse ?

FANCHETTE

Oh ! mais alors, je viens de voir des petites filles qui s'ap-

pellent ainsi et qui jouaient dans cet endroit même où nous sommes, je vais tâcher de les retrouver et de les ramener ici, alors je leur dirai de vous embrasser.

LA FÉE

Si vous faisiez cela, chère enfant, vous mériteriez d'être fée.

FANCHETTE

En attendant, il faut que je retrouve Noiraude et la rentre à la maison. Mais je ne sais pas mon chemin. Ma chaumière est sur la lisière de la forêt.

LA FÉE

Je vais vous y conduire.

FANCHETTE

Merci, bonne fée ! Mais revenez m'attendre ici, car c'est ici que je dois retrouver mes petites amies. *(Elles sortent.)*

SCÈNE V

ROSE, MARGUERITE, BLEUETTE, COQUELIQUETTE.

(Elles rentrent en dansant, toujours suivies par les papillons)

AIR *de la Boulangère.*

I

Les papillons sont revenus
Au fond de la clairière,
Ils ne nous abandonnent plus
Dans leur ronde légère,
Bien plus,
Ils tâchent de nous plaire.

II

Comme vous, c'est la liberté
Et c'est l'indépendance
Qui nous conserve la gaieté,
Qui convient à l'enfance,
Gaieté
Qui bannit la souffrance !

III

Insectes aux mille couleurs,
A nous venez sans cesse,
Remplacez près de nous les fleurs
Lorsque l'hiver les blesse,
Les fleurs
De nos yeux la caresse !

ROSE

Quelle chance, tout de même que notre maîtresse ait été malade, nous allons pouvoir jouer toute la journée.

MARGUERITE

Malade ! Elle n'est pas bien malade ! C'est un prétexte qu'elle prend de temps en temps pour se débarrasser de nous.

BLEUETTE

Tu crois ?

ROSE

Dame ! Elle dit qu'elle a mal aux dents, et elle n'en a plus.

COQUELIQUETTE, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! Comme si on n'avait plus de dents.

ROSE

Je ne sais pas ! Moi, j'ai toutes les miennes.

BLEUETTE

Eh bien, moi, j'en ai une qui remue et qui me fait mal,

la maîtresse m'a dit que c'était une dent de sagesse, mais tout de même elle ne m'a pas donné un bon point.

ROSE

Un bon point! Pour la sagesse, ça mérite la croix!

MARGUERITE

En attendant, reprenons nos jeux, voici nos papillons qui frétillent autour de nous, ils n'aiment pas bien à nous voir sérieuses.

ROSE

Ils savent bien que nous sommes comme eux, frivoles et légères!

COQUELIQUETTE

Tiens! Voici la petite Fanchette qui vient de ce côté.

BLEUETTE

A la bonne heure! Nous allons bien nous amuser. Je l'aime beaucoup la petite Fanchette!

MARGUERITE

Et moi aussi! Fanchette! Fanchette!

SCÈNE VI

LES MÊMES, FANCHETTE

FANCHETTE

Mes petites amies, me voilà! Je suis contente de vous retrouver.

BLEUETTE

Nous aussi, car nous t'aimons beaucoup.

COQUELIQUETTE

Et nous t'attendions pour jouer avec nous.

FANCHETTE

Oui, nous allons jouer ensemble, mais auparavant je veux vous faire une confidence. Toutes les quatre vous m'avez dit que vous étiez orphelines, que vous n'aviez pas de mère.....

ROSE

C'est vrai.

FANCHETTE

Donc, vous êtes abandonnées? Vous êtes seules sur la terre. Vous n'aimez personne?

BLEUETTE

Si, j'aime mon petit mouton!

COQUELIQUETTE

Et moi mon petit serin!

MARGUERITE

Et moi mon petit chien!

ROSE.

Et moi, mon petit chat.

FANCHETTE.

Sans doute, vous les aimez, mais eux!

BLEUETTE.

Oh! eux, ils nous aiment aussi.

FANCHETTE.

Oui, le mouton, parce que vous lui donnez de l'herbe, le serin parce que vous lui donnez du mil, le chien à cause de sa pâtée et le chat à cause de son mou. Privez-les de nourriture et vous verrez.

ROSE.

Où voulez-vous en venir?

FANCHETTE.

Vous souvenez-vous, quand je vous ai rencontrées tantôt, que je vous ai demandé si vous aviez une mère ?

BLEUETTE.

Non ! ou du moins, nous ne l'avons jamais connue.

FANCHETTE.

Eh bien vous n'avez pas connu ce qu'il y a de meilleur au monde. Et comme je vous aime beaucoup, j'ai cherché partout et fini par vous trouver votre mère.

MARGUERITE.

Une mère ! Une maman ?

FANCHETTE.

Oui !

ROSE.

Et comment la reconnaîtrons-nous ?

FANCHETTE.

C'est-elle qui vous reconnaîtra.

BLEUETTE.

Elle ne nous a jamais vues.

FANCHETTE.

Une mère ne se trompe jamais.

COQUELIQUETTE.

Alors nous allons la voir !

SCÈNE VII

LES MÊMES, LA FÉE, *entrant.*

FANCHETTE.

Tenez, c'est cette vieille femme qui va vous conduire près d'elle.

LA FÉE.

Oui, mes enfants. Mais pour cela il faut avoir bien confiance en moi et faire ce que je vous demanderai.

ROSE.

Que faudra-t-il faire ?

BLEUETTE.

C'est-il bien difficile ?

COQUELIQUETTE.

Moi d'abord je veux bien ! Il me semble toujours qu'il me manque quelque chose. J'aime bien mes petites amies, c'est vrai, je ne sais pas ce que c'est qu'une maman, mais il me semble que je l'aimerais encore mieux.

LA FÉE.

Vous devinez bien.

ROSE.

Est-elle jeune ?

BLEUETTE.

Est-elle jolie?

LA FÉE.

Oui, elle est jeune et jolie.

COQUELIQUETTE, *à part.*

J'avais peur que ce ne fut cette vieille.

MARGUERITE.

Eh bien, montrez-nous là.

LA FÉE.

Le grand jour l'éblouit. Venez avec moi sous ces arbres et vous la reconnaîtrez.

COQUELIQUETTE.

Elle nous embrassera ?

ROSE.

Allons, je me risque! moi !

LA FÉE, *sortant avec Rose.*

Allons venez, mignonne !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, *moins* LA FÉE *et* ROSE.

COQUELIQUETTE.

Si elles allaient ne pas revenir ?

MARGUERITE.

Il me semble qu'elle a jeté un cri.

BLEUETTE.

Un cri ! On lui ferait donc du mal ? Je vais voir.

COQUELIQUETTE.

Et moi aussi ! (*Elle sort.*)

MARGUERITE.

Et moi aussi. (*Elle sort.*)

SCÈNE IX

FANCHETTE.

Les voilà toutes dans le bois ! Que se passe-t-il ? Je n'entends plus rien ! Pourquoi mes petites amies ne reviennent-elles pas ? Que leur est-il arrivé ? Et la fée ? Qu'est-elle devenue ? Mon Dieu ! J'ai peut-être été imprudente. Si cette vieille femme n'était pas une fée ? Si c'était une aventurière, une de ces voleuses d'enfants comme il y en a tant dans les campagnes ? (*A ce moment un nuage de papillons vient*

l'envelopper entièrement et du milieu se dégage une jeune femme très jolie, couronnée de fleurs et tenant une baguette blanche à la main.)

SCÈNE X

FANCHETTE, LA FÉE.

LA FÉE.

Fanchette ! Tu peux comprendre maintenant le service que tu m'as rendu. Je ne suis plus la vieille de tout à l'heure. J'ai retrouvé ma jeunesse, ma beauté et ma puissance. Parle, que puis-je faire pour toi ?

FANCHETTE.

Que sont devenues mes compagnes ?

LA FÉE.

Rassure-toi, tes compagnes sont heureuses... Regarde sur ma tête ! Voici Rose, Bleuette, Coqueliquette et Marguerite. Tu ne les verras plus sous la figure humaine, mais tu pourras vivre et causer avec elles. Rose t'apprendra la douceur, Bleuette la délicatesse, Marguerite te donnera des bons conseils et Coqueliquette t'enverra de jolis songes. Et maintenant que désires tu ?

FANCHETTE.

Je ne les reverrai plus ! Et non plus sans doute ces jolis papillons qu'elles savaient apprivoiser.

LA FÉE.

Si, chère enfant ! La fée permet de cueillir des fleurs et d'en faire des gerbes. Partout où tu iras avec elles, les papillons te suivront et se poseront dessus, seulement il t'est défendu de les prendre, et de leur faire du mal, eux aussi

sont des fleurs, les fleurs de l'air et tu sais, par mon exemple, comme on est puni quand on les fait mourir! (*A ce moment les papillons envahissent la scène et la fée disparaît au milieu du nuage qu'ils forment et Fanchette est soudain entourée d'une gerbe de fleurs.*)

(*Rideau.*)

VIII

L'ILE DÉSERTE

Robinson.
Boulenbois.
Le Gendarme.

DÉCOR

A droite, cabane de feuillages au bord de la mer. — A gauche, palmiers.

COSTUMES

Robinson, Costume traditionnel. Le perroquet sur l'épaule seulement à la première scène.
Boulenbois, Veste, chapeau mou, mise débraillée.
Le Gendarme, Costume traditionnel.

L'île déserte

COMÉDIE EN UN ACTE

PERSONNAGES

ROBINSON.
BOULENBOIS.
LE GENDARME.

SCÈNE PREMIÈRE

ROBINSON, LE PERROQUET.

ROBINSON, *il entre couvert de peaux de bêtes, il a un grand chapeau pointu en feuilles de palmier, une carabine à la main, et sur l'épaule, un perroquet.*

LE PERROQUET.

Bonjour Coco !

ROBINSON.

Bonjour, mon ami ! Car, au bout du compte, Coco, c'est moi ! Et quel drôle de coco, si tu savais ! Quand j'étais en Angleterre, il n'y avait pas de gentleman plus élégant que moi ; j'étais tiré à quatre épingles, coiffé à neuf reflets, ganté de chevreau fin, chaussé de veau verni ; tout le monde se détournait pour me voir passer et disait : quel beau gentleman ! Que tu traduis dans ton langage d'oiseau par : quel joli Coco ! Mais ce beau temps est passé ! J'ai voulu faire fortune, je me suis embarqué, j'ai couru les mers, j'ai fait naufrage et je me suis réfugié sur cette île déserte où depuis cinq ans, je n'ai d'autre conversation qu'avec toi, mon pauvre ami.

LE PERROQUET.

Bonjour Coco !

ROBINSON.

Oui ! Bonjour Coco ! Ce n'est pas bien varié, mais c'est tout ce que tu sais dire. En ce moment-ci, bonjour Coco, signifie je voudrais bien manger ! Eh bien, je vais te mettre sur ton perchoir où tu trouveras tout ce qui te fera plaisir. (*Roulement de tonnerre.*) Tiens ! tiens ! Il fait de l'orage ! Tu n'aimes pas beaucoup la pluie, mon Coco, nous

allons rentrer. (*Il rentre dans la cabane. A ce moment on entend un coup de tonnerre formidable et l'on voit sur la mer un navire qui se brise sur les rochers. En même temps, du côté opposé à la cabane, arrive, venant de la grève, un gendarme tenant un prisonnier enchaîné.*)

AIR du *Corbeau.*

N° 11 des *Chants du 1er Age*. L. HOUSSOT.

Bonjour, mon Coco,
Mon compagnon de misère,
Toi seul sur la terre
Des oiseaux est le plus beau.

Rien n'est plus brillant,
Mon Coco, que ton plumage
Et sur ton visage
Ton bec noir est insolent.

REPRISE.

SCÈNE II

LE GENDARME, BOULENBOIS.

LE GENDARME.

Voyons! Voyons! Ne tirez pas sur la corde. Je vous tiens bien; vous ne vous échapperez pas. C'est un petit naufrage. Sur mer, il faut s'attendre à tout. Mais ce n'est pas une raison pour vous sauver.

BOULENBOIS.

Oui, mais le naufrage n'était pas dans le programme.

LE GENDARME.

C'est vrai! Mais c'est un cas de force majeure.

BOULENBOIS.

Mais si j'étais tombé à l'eau ?

LE GENDARME.

Je m'y serais jeté à mon tour et je vous aurais repêché.

BOULENBOIS.

Vous êtes féroce !

LE GENDARME.

Nullement ! Je suis gendarme !

BOULENBOIS.

Alors, où me conduisez-vous ?

LE GENDARME.

Je ne sais pas encore, je ne connais pas le pays. Mais nous allons en prendre connaissance. Tout d'abord, je crois que nous sommes échoués sur une île.

BOULENBOIS.

A quoi voyez-vous ça ?

LE GENDARME.

A ce que cette terre est entourée d'eau.

BOULENBOIS, *à part.*

C'est bon à savoir.

LE GENDARME.

Et je suppose aussi que cette terre n'est pas habitée, vu que je ne vois aucun habitant.

BOULENBOIS.

S'il en est ainsi, gendarme, laissez-moi vous faire un petit raisonnement.

LE GENDARME.

Raisonnez ! Raisonnez tant que vous voudrez !

BOULENBOIS.

Est-ce que ça vous amuse de me tenir ainsi au bout d'une ficelle ?

LE GENDARME.

Oh ! sapristi non ! Mais c'est ma consigne.

BOULENBOIS.

Votre consigne est de ne pas me laisser échapper.

LE GENDARME.

Précisément.

BOULENBOIS.

Mais elle n'est pas de me faire du mal.

LE GENDARME.

Non ! Je dois même empêcher qu'on vous en fasse.

BOULENBOIS.

Eh bien, il faut m'enlever cette corde qui me brise les poignets ?

LE GENDARME.

Oh ! ça, c'est impossible ! Ce serait vous mettre en liberté et vous êtes prisonnier. Cette corde, si j'ose m'exprimer ainsi, c'est une prison extérieure.

BOULENBOIS.

Mais la prison extérieure est cette île de laquelle, ni vous ni moi ne pouvons sortir et qui, par dessus le marché est déserte, ce qui veut dire qu'elle ne possède aucun habitant. Donc, je ne puis faire de mal à personne, puisqu'il n'y a personne ici et je ne puis pas me sauver, puisque l'île est isolée. Comme vous dites : c'est une prison extérieure.

LE GENDARME.

J'ai eu tort, je le vois, de me servir de cette circonlocution, mon devoir est de vous conduire en prison.

BOULENBOIS.

Eh bien ! menez-moi en prison.

LE GENDARME.

Je ne pense pas qu'il en existe une ici.

BOULENBOIS.

Alors, vous ne faites pas votre devoir.

LE GENDARME.

Ce n'est pas vous qui me l'apprendrez, mon devoir ! Maintenant motus ! Restez tranquille !

BOULENBOIS.

Si je veux !

LE GENDARME.

Ah ! ah ! Vous vous rebiffez ?

BOULENBOIS.

Au bout du compte, je suis bien sot de me laisser faire. Nous voici dans un pays éloigné de toute civilisation. Il n'y a ni pouvoir, ni justice, ni armée, ni police, ni sergents de ville, ni Conseil municipal, ni députés, ni sénateurs, personne enfin de supérieur à moi, un simple effort et je suis libre. (*Il se détache.*) Allons-y.

LE GENDARME.

Que faites-vous ?

BOULENBOIS.

Je prends ma liberté et je vous rends la vôtre.

LE GENDARME.

Au secours ! Au secours ! A moi !

BOULENBOIS.

Taisez-vous ! Vous allez émeuter tout le quartier et réveiller les bêtes féroces, s'il y en a ici.

LE GENDARME.

Les bêtes féroces ! C'est vous ! Au secours !

SCÈNE III

LES MÊMES, ROBINSON.

ROBINSON.

Qu'est-ce qu'il y a ? Un étranger ? Deux étrangers ? Mon île est envahie ?

LE GENDARME.

Monsieur ! Prêtez-moi main forte ! Cet homme est un brigand, un voleur, un assassin, je ne sais pas ce qu'il est, cependant il est plus qu'un accusé, c'est un condamné que j'étais chargé de conduire au pénitentiaire des îles. Moi je suis un gendarme.

ROBINSON.

Je le vois bien. Mais il n'y a rien à faire pour vous ici. Il n'y a pas de prison. Laissez donc aller votre prisonnier. Quand il aura fait le tour de l'île, il sera bien obligé de revenir ici. Car il ne trouvera rien à manger, nulle part, que dans ma cabane.

LE GENDARME.

Faites donc comme vous voulez, moi je m'en lave les mains. Seulement je vous ferai observer que c'est la première fois que je manque à mon devoir. (*A Boulenbois.*) Eh bien, que faites-vous ici, vous n'avez donc pas compris ce que je viens de dire. Fichez donc le camp !

BOULENBOIS.

C'est vrai ! J'oubliais. Faites excuse ! (*Il sort.*)

SCÈNE IV

ROBINSON, Le Gendarme.

LE GENDARME.

Maintenant que nous l'avons laissé aller, je m'aperçois que vous m'avez fait faire une bêtise.

ROBINSON.

Une bêtise? Comment cela?

LE GENDARME.

Sans doute! Le voilà libre dans l'île, mais comme il n'y trouvera rien pour vivre, il sera obligé de revenir ici.

ROBINSON.

Et alors, nous le reprendrons.

LE GENDARME.

S'il se laisse reprendre! Mais il y a une chose à laquelle nous n'avons pas pensé, c'est l'heure à laquelle il peut revenir. Si c'est le jour, ça va bien! Il est seul, nous sommes deux, nous en viendrons à bout. Mais si c'est la nuit?...

ROBINSON.

C'est exactement la même chose.

LE GENDARME.

Du tout. Il peut nous faire un mauvais coup. Nous tomber dessus pendant notre sommeil.

ROBINSON.

Cela ne l'avancerait à rien. Je n'ai rien à voler.

LE GENDARME.

Possible! Mais les malfaiteurs font toujours des mauvais coups.

ROBINSON.

Eh bien, nous veillerons à tour de rôle.

LE GENDARME.

Ça sera bien fatigant ! Ecoutez, ne bougez pas d'ici, je vais tâcher de le repincer. S'il revient par ici pendant mon absence, arrêtez-le.

ROBINSON.

Mais je ne suis pas gendarme !

LE GENDARME.

C'est juste ! Je veux dire : retenez-le. (*Il sort.*)

SCÈNE V

ROBINSON.

Voilà ma tranquillité perdue ! Ces visiteurs sont bien désagréables ! Ils ont envahi mon domaine et le considèrent déjà comme à eux. Comment pourrai-je m'en débarrasser ? C'est qu'on ne sort pas d'ici aussi facilement qu'on y entre. Il faudra donc les subir jusqu'à la fin de mes jours ? Ah ! Voici le prisonnier, il n'a pas l'air si méchant que cela. Amadouons-le. Eh bien, mon brave ?

SCÈNE VI

ROBINSON, BOULENBOIS.

ROBINSON.

Vous avez fait le tour de l'île ?

BOULENBOIS.

A peu près. Il n'y a rien à faire.

ROBINSON.

Pardon ! Il y a pas mal de poissons dans les rochers.

BOULENBOIS.

Je veux dire qu'il n'y a rien à se mettre sous la dent. En fait de gibier je n'ai trouvé qu'un rat. C'est maigre !

ROBINSON.

Oui, mais vous ne deviez pas être habitué à faire grosse chère.

BOULENBOIS.

Oh là, là ! Quand j'étais libre, je ne mangeais pas tous les jours. Une fois seulement je m'en suis fourré jusque-là, mais ça m'a coûté cher.

ROBINSON.

Contez-moi ça !

BOULENBOIS.

Oh ! j'veux bien, c'est pas un secret. Ça a été dans les journaux dans le temps. C'était un soir, selon mon habitude je n'avais pas dîné et je crevais de faim. J'vois un charcutier, non, c'était une charcutière ; elle était seule dans sa boutique. Je me dis : Veine ! j'vas dîner. J'avais aperçu dans sa cheminée des gros boudins qui grillaient. J'en demande. Elle me dit : Si vous voulez attendre un peu, ils ne sont pas encore cuits. Je m'assieds alors près du comptoir et pendant qu'elle surveillait ses boudins, je surveillai sa caisse. Soudain, elle s'aperçut que je barbottais dans son tiroir et elle se mit à crier : Au voleur ! Je ne fais ni une ni deux, je m'élance dans l'arrière-boutique et dans l'escalier de la maison où elle me poursuit, j'allais m'échapper quand la malheureuse me lance à la figure un boudin qui me bouche l'œil et retombe par terre, je marche dessus, je tombe et la charcutière à son tour tombe sur

moi; j'étais pris ! Alors, je n'sais pas comment, j'avais un couteau à la main et... vous voyez, c'est pas ma faute. On m'a condamné à la Nouvelle.

ROBINSON.

Oui, c'est la faute du couteau.

BOULENBOIS.

Peut-être bien ! Mais cette histoire de boudin m'a mis en appétit. Vous n'avez pas quelque chose à me donner à manger, je crève de faim. Rassurez vous, je n'ai pas de couteau.

ROBINSON.

Eh bien, entrez là dans ma cahute, vous trouverez sur ma table des pommes de terre bouillies. Ne cherchez pas ailleurs, vous ne trouveriez rien.

BOULENBOIS.

Merci. (*A part.*) Je ferai tout de même une petite revue dans la case. (*Il entre dans la cabane.*)

SCÈNE VII

ROBINSON, *puis* LE GENDARME.

ROBINSON.

Ici, il n'y a rien à voler, alors il ne volera pas. C'est égal, c'est un compagnon dangereux.

LE GENDARME, *entrant.*

J'ai visité toute l'île, je ne sais pas par où il est passé.

ROBINSON.

Ah ! Il n'est pas bien loin. Il est ici. Il avait faim, je lui ai donné à manger.

LE GENDARME.

Quoi, vous lui avez donné à manger ?

ROBINSON.

Il avait faim, vous l'avez bien vous-même nourri sur votre bateau. Du reste, comme il doit forcément rester avec nous, il faut organiser notre société. Nous allons causer de cela, voici notre homme.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, BOULENBOIS.

BOULENBOIS.

Là ! Ça va tout à fait bien maintenant.

LE GENDARME.

Tant mieux ! Alors, nous allons tenir conseil. Nous sommes trois dans cette île, pour nous entendre, il faut que nous ayions des attributions différentes. Moi, gendarme, je représente l'armée, c'est bien naturel.

BOULENBOIS.

Je comprends ça.

ROBINSON.

Moi, en qualité d'ancien étudiant, je représente la magistrature.

BOULENBOIS.

C'est logique ! Quant à moi, je représente le peuple qui se fiche de l'armée et de la magistrature.

LE GENDARME.

Ceci est tellement subversif que je vais vous arrêter.

BOULENBOIS.

Oh ! m'arrêter ! Ce n'est pas si facile que ça ! Mais vous

m'ennuyez, vous, avec votre manie de m'arrêter, c'est moi qui vais vous arrêter une bonne fois pour toutes !

LE GENDARME.

Osez approcher ! Je ne vous crains pas !

BOULENBOIS, *se jetant sur le gendarme.*

Ah ! Tu ne me crains pas ! Eh bien tout à l'heure, tu ne me craindras plus.

AIR : *A la façon de Barbari,* ou de *Madame Galuchard.*

N° 12 des *Chants du 2e Age.* L. HOUSSOT.

Tu crois être maître de moi,
Gendarme impitoyable,
Mais je suis plus malin que toi,
Donc bien plus redoutable.

(Il bat le gendarme.)

Tiens ! Prends ceci, pare cela !
Tralalalalère, tralalalalà !
Aimes-tu ce coup-là, voici,
Biribi !
Le trouves-tu bien réussi
Mon ami !

(Le gendarme tombe mort.)

ROBINSON.

Comment ! C'est au moment où nous te donnons la liberté que tu viens commettre un crime ! Attends ! Je n'ai plus de pitié pour toi. Tu vas le payer cher ! *(Il entre dans sa cabane et en sort avec un fusil avec lequel il vise Boulenbois.)*

BOULENBOIS, *se sauvant.*

Attrape-moi, si tu peux !

ROBINSON, *tirant son coup de fusil.*

Voilà ce que tu mérites.

BOULENBOIS, *tombant sur le sol.*

N-i-ni, c'est fini !

ROBINSON.

Il faut en prendre mon parti. Je ne jouirai plus de la société des hommes. Je suis destiné à rester toujours seul ! (*Le perroquet dit : « Bonjour Coco. »*) Ah ! je t'oubliais, mon pauvre coco ! Non, je ne suis pas seul, puisqu'il me reste mon meilleur ami !

(*Rideau.*)

LE BON ROI DAGOBERT

IX

LE BON ROI DAGOBERT

Le roi Dagobert.
Éloi.
Le Sire de Perchelongue.
Le Vidame de Maltourné.
Inès.
Odette.
Figurants.

DÉCOR

Trône dressé par Dagobert dans la plaine, à quelque distance de son château que l'on aperçoit au loin. Grande tente abritant le siège royal.

COSTUMES

Dagobert, Costume de Roi moyen âge.
Eloi, Longue tunique.
Perchelongue, Pourpoint, haut de chaussses, très grand.
Maltourné, Pourpoint, haut de chausses, très petit.
Inès, Costume moyen âge.
Odette, id.
Pages, *dames d'honneur*, *écuyers*, en groupes découpés.

Le bon roi Dagobert

PIÈCE EN UN ACTE

PERSONNAGES

Le roi DAGOBERT.
ÉLOI, son conseiller intime.
Le sire DE PERCHELONGUE.
Le vidame DE MALTOURNÉ.
INÈS } filles de Dagobert.
ODETTE }
DAMES D'HONNEUR.
PAGES.
HOMMES D'ARMES, VARLETS, FAUCONNIERS, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

ÉLOI.

Le roi Dagobert est un cachotier. Il ne m'a point dit pourquoi il rassemblait aujourd'hui tous ses vassaux dans son palais ; je suis sûr qu'il va faire des bêtises... et ça retombera sur moi. Le peuple, et quand je dis le peuple, j'entends tous ceux qui n'approchent pas du trône, — le peuple ne se doute pas des dangers que courent les serviteurs immédiats du roi. On s'imagine qu'ils sont influents, ah bien oui ! Tenez, moi, voici trois ans que je demande au roi de vouloir bien augmenter mes appointements, qui sont très minimes. Savez-vous ce qu'il me répond ? — Ah, mon pauvre Éloi, tu tombes bien mal, ma caisse est à sec, je n'ai pas même le moyen de renouveler ma garde-robe, qui est en loques, et il faut que je représente, d'autant plus que je vais marier mes filles et que les prétendus doivent se présenter aujourd'hui. Tu me comprends, mon vieil Éloi ? Que voulez-vous que je dise à cela ? Mais le voici qui vient avec tout son cortège, allons au devant de lui.

SCÈNE II

ÉLOI, DAGOBERT ; DAMES D'HONNEUR, PAGES, HOMMES D'ARMES, VARLETS, FAUCONNIERS, etc.

DAGOBERT, *entrant à la suite de l'escorte.*

Ah ! te voilà, Éloi !

ÉLOI.

Que désirez-vous, Sire ?

DAGOBERT.

Je voudrais bien savoir, pourquoi l'on dit que toutes ces personnes font partie de ma suite? Je trouve cette expression malheureuse, puisque cette suite me précède.

ÉLOI.

La remarque est juste, Sire. Mais vous savez que les rois ont des privilèges particuliers, ainsi les suites des rois les précèdent toujours, sauf moi cependant qui suis très honoré de vous suivre.

DAGOBERT.

Très bien! Très bien répondu! Mais qu'as-tu ainsi à me considérer par derrière? Je te permets de me regarder en face.

ÉLOI, *embarrassé.*

C'est que je m'aperçois que vous n'avez pas observé le cérémonial.

DAGOBERT.

Quel cérémonial?

ÉLOI.

Je ne sais pas si je vais oser vous dire...

DAGOBERT.

Ose donc, Éloi, je puis tout entendre de toi.

ÉLOI.

Eh bien, je vais vous dire cela en vers et en musique.

AIR du *Roi Dagobert.*

Mon bon roi Dagobert,
Votre culotte est à l'envers.

DAGOBERT.

Tu raflles, je crois?

ÉLOI.

Non pas, ô mon roi.
Votre Majesté
Est mal culottée.

DAGOBERT.

C'est vrai ! C'est vrai, ma foi,
Je vais la remettre à l'endroit.

ÉLOI.

Oh ! Sire, pas ici ! ce serait inconvenant. Assis sur votre trône, personne ne s'apercevra du désordre de votre toilette. Attendez la fin de la cérémonie.

DAGOBERT, *s'asseyant sur son trône.*

Tu as raison. Et là-dessus je fais cette réflexion. Si ma suite m'avait suivi, elle aurait pu voir mon... étourderie, tandis qu'en me précédant, elle ne s'est aperçue de rien.

ÉLOI.

Vous êtes la logique même, Sire.

DAGOBERT.

Pas de flatterie, Éloi, pas de flatterie ! Songe plutôt à introduire ici mes deux filles à qui je veux parler avant de les livrer à leurs prétendus.

SCÈNE III

DAGOBERT, ÉLOI, INÈS

ÉLOI, *introduisant Inès.*

Son Altesse la princesse Inès.

INÈS, *entrant.*

Il n'y a pas un peu de musique pour mon entrée ?

DAGOBERT.

Non, ma fille, aujourd'hui jeudi tous mes musiciens ont congé et mon phonographe est cassé. D'ailleurs, tu ne vas pas danser, n'est-ce pas ?

INÈS.

Hé ! hé ! Ce n'est pas l'envie qui m'en manque.

DAGOBERT.

Je comprends cela, tu vas te marier.

INÈS.

Oh ! ce n'est pas encore fait ! Parce que s'il ne me plaît point...

DAGOBERT.

Ah ! non, par exemple, je t'ai trouvé un mari de choix. un grand homme, il ne manquerait plus que tu le refusasses. Songe que les grands hommes sont rares. Du reste, tu vas le voir.

INÈS.

Eh bien, mon père, s'il me plaît, je vous obéirai.

DAGOBERT.

S'il me plaît est de trop. Faites entrer la victime.

ÉLOI.

Pardon, Sire, vous vous trompez. Il s'agit du prétendu.

DAGOBERT.

Eh bien oui ! Qu'ai-je donc dit ?

ÉLOI.

Vous avez dit : la victime.

DAGOBERT.

C'est un lapsus. Je me croyais à mon tribunal. Après tout, si c'est une victime, ma fille est un gentil bourreau.

INÈS.

Merci, papa !

DAGOBERT.

Allons, un peu de tenue, ma fille, et placez-vous à ma droite. *Inès se place à la droite de son père.)*

SCÈNE IV

DAGOBERT, INÈS, ÉLOI, *rentrant avec le Sire de Perchelongue.*

ÉLOI, *annonçant.*

Le Sire de Perchelongue !

INÈS (*à part*).

Oh ! qu'il est grand !

DAGOBERT.

Tu vois que je ne t'ai pas menti.

INÈS.

Quand je voudrai lui donner le bras, je n'y arriverai jamais, il me faudra une échelle.

DAGOBERT.

Tu lui donneras simplement la main puisqu'il vient te la demander. Et maintenant parlez, Sire de Perchelongue.

PERCHELONGUE.

AIR de *Bon voyage Monsieur Dumollet.*

Qu'on me raille,
Ça m'est égal,
Avez-vous vu des hommes de ma taille ?
Qu'on me raille,
Ça m'est égal,
Je suis bien fait, voilà le principal.

J'ai le pied grand, le nez aussi peut-être,
La bouche encor, signe de la valeur :
Pareil à moi ne se fait pas connaître ;
Mais ce que j'ai de plus grand c'est le cœur !
(*Reprise.*)

INÈS.

Quel est votre petit nom ?

PERCHELONGUE.

Odoard !

INÈS.

Odoard, Sire de Perchelongue !

PERCHELONGUE.

C'est cela, Princesse, quand nous serons mariés, je vous dirai mes autres noms, vous choisirez.

INÈS.

Le nom, ça ne fait rien, mais la taille ! Si j'avais quelque chose de secret à vous dire à l'oreille, je ne pourrais jamais y arriver.

PERCHELONGUE.

Je vous porterais alors sur mon bras.

INÈS.

Tout cela est bien compliqué ! Non, voyez-vous, Odoard, vous ne me convenez pas.

PERCHELONGUE.

O ! Ciel ! mais vous n'avez pas dit votre dernier mot.

INÈS.

Non ! L'avant-dernier, seulement.

DAGOBERT.

C'est moi qui dirai le dernier. Sire de Perchelongue, vous pouvez vous retirer, mais ne vous éloignez pas, je vous rappellerai tout à l'heure. (*Perchelongue sort.*)

SCÈNE V

LES MÊMES, *moins* PERCHELONGUE.

ÉLOI.

Faut-il introduire...

DAGOBERT.

Tout à l'heure ! (*A Inès.*) Ma chère enfant, je t'ai laissé parler librement avec ton prétendu ; il ne te plaît pas, c'est convenu, mais je trouve que tu l'as expédié un peu rapidement, et que tu n'as pas réfléchi que c'est moi qui l'avais choisi et que par conséquent j'avais des motifs pour cela. Les princesses ne choisissent pas leurs maris, elles doivent s'incliner devant la raison d'État. Mon royaume est un très grand Royaume, mais il ne possède pas un homme grand. J'en avais trouvé un, tu le refuses, j'en suis désolé. J'espère que tu réfléchiras, et que dans l'intérêt de l'État, dans une seconde entrevue, tu mettras ton intérêt particulier de côté. Voilà ce que j'avais à te dire ; maintenant Éloi fais entrer ma fille cadette, Odette.

ÉLOI.

Cadettodette ! J'obéis, Sire. (*Il sort.*)

SCÈNE VI

ODETTE, DAGOBERT, INÈS, ÉLOI, LE VIDAME DE MAL TOURNÉ, *bossu.*

ÉLOI.

Le Vidame de Maltourné !

DAGOBERT.

Et la princesse Odette, ma fille ?

ODETTE, *gaiment.*

Me voilà ! Me voilà ! Je rattachais mon cordon de soulier.

DAGOBERT.

Ce détail est inutile. Asseyez-vous là, près de moi à ma gauche, puisque votre sœur est à ma droite. Maintenant, Vidame de Maltourné, faites votre déposition.

ÉLOI.

Pardon, Sire, vous vous trompez...

DAGOBERT.

C'est ma foi vrai, je me croyais à mon tribunal. Vidame de Maltourné, je vous écoute.

MALTOURNÉ.

Sire, je viens vous demander la main de la princesse Odette. Je sais que je ne suis pas beau.

ODETTE.

Oh ! non !

MALTOURNÉ.

AIR : des *Bossus.*

Il est bien vrai que je suis un bossu
Depuis longtemps je m'en suis aperçu.
Que voulez-vous ? Je fus ainsi conçu.
Malgré cela, je ne suis pas pansu,
Aussi partout je suis très bien reçu,
Car j'ai bon air et pourpoint cossu !

Au résumé, j'ai d'autres qualités.

INÈS.

Lesquelles ?

MALTOURNÉ.

Si je vous les dis, je vais rougir, mais, c'est égal, je me risque.

ODETTE.

C'est ça, risquez-vous.

MALTOURNÉ.

Oh! Je ne risque pas grand chose, puisque je vais dire du bien de moi. Donc, d'abord je ne suis pas bête.

ODETTE.

Croyez-vous ?

MALTOURNÉ.

J'en suis sûr! Il ne faut pas être bête pour avoir été admis à prétendre à la main de la princesse Odette.

ODETTE, *à part.*

Tiens! Tiens !

MALTOURNÉ.

Puis ensuite, j'ai beaucoup de talents d'agrément. Je chante agréablement, je dessine, je peins, je sculpte, en un mot, je suis un artiste, ce qu'il n'est pas donné d'être à tout le monde.

ODETTE.

Savez-vous jouer au bésigue?

MALTOURNÉ.

Non, mais je sais faire des tours de cartes pour amuser les autres.

ODETTE.

Savez-vous jouer la comédie ?

MALTOURNÉ.

Oui, princesse! Malheureusement, je ne puis jouer les amoureux, mon physique s'y oppose, mais je sais faire des

vers et quand on ne voit pas le poète, on est tout disposé à l'aimer.

ODETTE.

Je vois que vous faites bien valoir votre personne.

MALTOURNÉ.

Hélas ! Qui en dirait du bien, sinon moi.

DAGOBERT.

C'est très bien, Vidame de Maltourné, jusqu'à présent vous avez beaucoup parlé de vous, mais vous n'avez pas dit un mot de la princesse.

MALTOURNÉ.

C'est que j'ai compris, Sire, qu'en en disant du bien, je me rendrais ridicule. Le crapaud peut admirer la rose, mais il ne doit pas le lui dire.

DAGOBERT.

Allons ! Vous êtes un gentilhomme accompli. Qu'en dis-tu Odette ?

ODETTE.

Sans doute, Papa, mais la bosse ?

DAGOBERT.

La bosse ? Elle est dans le dos, on ne la voit pas.

ODETTE.

Et tout cas, je demande à réfléchir.

DAGOBERT.

C'est juste ! Eh bien, mon cher vidame, veuillez vous retirer, je vous rappellerai tout à l'heure. (*Le Vidame de Maltourné sort.*)

SCÈNE VII

LES MÊMES, *moins* MALTOURNÉ.

DAGOBERT.

Mes filles, il s'agit de vous décider, je n'ai pas d'autres prétendants à vous offrir. Voyons, parle, Inès.

ÉLOI.

Voulez-vous, Sire, me permettre de dire un mot ?

DAGOBERT.

Mais comment donc, mon bon Éloi, tu es la sagesse même.

ÉLOI.

Eh bien, les jeunes princesses ne tiennent peut-être pas à se marier.

INÈS, ODETTE, *vivement.*

Si, oh ! si, nous voulons bien.

ÉLOI.

Alors, il faut vous décider.

DAGOBERT.

Éloi a raison ! Voyons Inès, que reproches-tu à ton futur ?

INÈS.

Il est trop grand.

ODETTE.

Tu es bien difficile ! Un grand homme fait valoir une petite femme. Moi, c'est différent, le mien est bossu.

INÈS.

Dans le dos ! Ça ne se voit pas quand on est de face.

ODETTE.

Il est vrai qu'il a de l'esprit! Il faut bien qu'il ait quelque chose.

INÈS.

Oh! moi, le mien n'en a pas du tout, c'est ce que je lui reproche.

DAGOBERT.

Avec cela, vous ne vous décidez à rien, il faut pourtant en finir ; vos prétendus doivent s'impatienter.

ÉLOI.

Sire, j'ai une idée.

DAGOBERT.

Ça ne m'étonne pas, mon bon Éloi. J'ai entendu parler d'un homme qui avait une idée par jour. Toi, tu as une idée par heure, c'est beaucoup mieux. Voyons, expose ton idée.

ÉLOI.

Il faut alors faire rentrer les prétendants.

DAGOBERT.

Soit! Mais vous, mes filles, il faut vous décider. Éloi, fais pénétrer ici ces gentilshommes.

ÉLOI.

Je les introduis. Laissez-moi leur parler. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII

DAGOBERT, ÉLOI, PERCHELONGUE, MALTOURNÉ, INÈS, ODETTE.

ÉLOI *rentrant en scène.*

D'après l'ordre de mon souverain maître, je vais me per

mettre de vous adresser quelques interrogations. — Vous quatre, ici présents, voulez-vous vous marier ?

INÈS, ODETTE, MALTOURNÉ, PERCHELONGUE, *ensemble.*

Oui !

ÉLOI.

Voilà qui est clair ! Il n'y a pas d'hésitation. Mais il peut y avoir malentendu. Il s'agit de préciser. Interrogeons d'abord les princesses... Voyons, princesse Inès, sur lequel de ces deux seigneurs avez-vous jeté les yeux !

INÈS.

Puisqu'il n'y a pas d'autres prétendants, sur l'un des deux.

ÉLOI.

Et vous, princesse Odette ?

ODETTE.

Et moi aussi.

ÉLOI.

Diable ! Diable ! Cela va être difficile à conclure ! Ces jeunes princesses sont très réservées. Interrogeons les hommes. Sire de Perchelongue, quel est votre choix ?

PERCHELONGUE.

Je suis très honoré d'avoir été accepté par le roi Dagobert. J'épouserai une des deux princesses.

ÉLOI.

Et vous, vidame de Maltourné ?

MALTOURNÉ.

Je répondrai comme mon futur beau-frère. C'est une des deux princesses que je prendrai pour femme.

ÉLOI.

Très bien. Vous êtes très discrets, comme les princesses elles-mêmes. Mais il faut une désignation plus complète. Princesse Inès, choisissez-vous le Sire de Perchelongue ?

INÈS.

Tout bien réfléchi, il est trop grand, j'épouserai plutôt le vidame de Maltourné, si ma sœur y consent.

ODETTE.

Prends-le ! Prends-le ! Il est pétri d'esprit, il t'en donnera.

INÈS.

Dis donc ! Tu me prends pour une bête ?

ODETTE.

Non, ma sœur, je te remercie même de m'avoir laissé le grand homme.

PERCHELONGUE.

En étant toute ma vie à vos genoux, je serai toujours de votre taille !

MALTOURNÉ.

Et moi, en me jetant dans vos bras, je ne vous paraîtrai plus si petit.

ÉLOI.

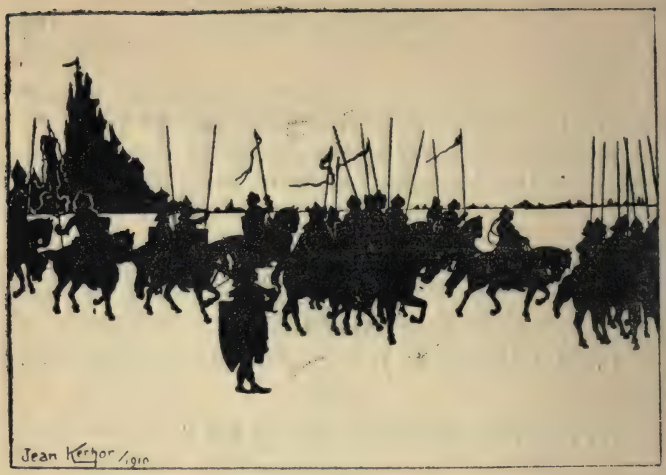
Eh bien, qu'en dites-vous Sire ? Comment trouvez-vous cette solution ?

DAGOBERT.

Incomparable ! Maintenant, quittons ce trône où nous n'avons plus rien à faire et passons dans la salle du festin.

ÉLOI.

Auparavant, Sire, permettez-moi de vous dire que le moment est venu de passer votre armée en revue.



DAGOBERT.

Tu crois ? C'est que je voudrais bien remettre ma culotte à l'endroit.

ÉLOI.

Mais l'armée ? Sire, l'armée ne peut pas attendre.

DAGOBERT.

Eh bien ! qu'elle me précède ! Mes soldats ne me verront pas en déshabillé, l'honneur sera sauf.

ÉLOI.

Tiens ! c'est une idée. Ça va nous faire une revue. (*Dagobert et Eloi montent sur le trône, les pages se placent sur les gradins.*)

DAGOBERT, *debout devant le trône.*

Mon peuple aimé, il n'y a pas de belle fête sans cérémonie

militaire. Je vais passer mon armée en revue. (*Musique, air de marche.*)

AIR : *Larifla.*

I

Le grand Roi Dagobert
Connu dans l'Univers
Fait défiler au pas
Ses valeureux soldats.
Larifla, flafla (quater).

II

Son air majestueux
Attire tous les yeux
Et ses discours flatteurs
Emeuvent tous les cœurs
Larifla, flafla.

III

Sur son coursier fringant
Il est très élégant,
Mais quand vient l'action
L'agneau devient lion.
Larifla, flafla.

IV

Honneur à ce grand Roi,
Lequel avec Éloi,
A rempli l'univers
Du nom de Dagobert.
Larifla, flafla.

(*Rideau.*)

TABLE

	Pages	Feuilles
Notice historique	5	
Construction du Théâtre et des Ombres	11	
I. — La Fête de Catherine	14	2
II. — L'Infortuné Voyageur	28	1
III. — La Soirée Courtepince	46	1
IV. — Les trois Souhaits	60	2
V. — La Cassette du Docteur	76	1
VI. — Le Crime de Saint-Just	98	1
VII. — Les Papillons de Fanchette	120	2
VIII. — L'Île déserte	138	1
IX. — Le bon Roi Dagobert	154	4

(Chaque feuille, dessinée par Jean Kerhor : **30** *centimes.)*

Paris, LE BAILLY, Éditeur, O. BORNEMANN, Successeur,
15, rue de Tournon, 15

THÉATRE DES MARIONNETTES

Par LEMERCIER DE NEUVILLE

Nous avons publié, il y a plusieurs années, un *Nouveau Théâtre de Guignol*, en deux volumes, par Lemercier de Neuville, dont les *Pupazzi* furent célèbres. Les *Pupazzi* étaient des guignols dont les figures représentaient les célébrités artistiques, littéraires et politiques du jour et qui jouaient des pièces satiriques pleines d'esprit et de goût. Une moitié de ces œuvrettes a été éditée dans différents volumes, aujourd'hui à peu près introuvables.

Pour répondre à notre désir, Lemercier de Neuville a consenti à écrire pour l'enfance et nous a donné d'abord les deux volumes du *Nouveau Théâtre de Guignol*, publiés, il y a deux ans et aujourd'hui : Un *Théâtre de Marionnettes*, c'est à dire des pièces qui peuvent être jouées sur ces petits théâtres, en vente dans le commerce et dont les personnages sont tenus par un fil de fer fixé au sommet de leur tête. Ce genre de pantins n'avait point jusqu'alors de répertoire. Nous estimons que cette lacune n'existe plus et que notre jeune public saura apprécier ces petites pièces remplies de gaieté et d'esprit.

---

2 volumes in-18 jésus, à 2 francs.

(20 centimes en sus pour le port.)

1er VOLUME

NOTICE.	H.	F.
Retour (le) de Géronte, comédie en un acte et en prose.	5	»
Ecole (l') des valets. — — —	4	»
Trombolini, mélodrame, — —	4	1
Instruction (l') de Pierrot, comédie avec chant, en un acte et en prose.....	3	1
Valet (le) doré, comédie en un acte et en prose.....	4	1

2e VOLUME

Princesse (la) enchantée, pièce féerique avec chant, en un acte et en prose.....	3	1
Bâton (le) de Polichinelle, pièce fantastique avec chant, en un acte et en prose.....	2	2
Renseignements (les), comédie en un acte et en prose.	5	1
Roi (le) Polichinelle, pièce en un acte et en prose.....	6	»
Valet (le) de deux Maîtres, com. en un acte et en prose.	5	1

Chaque pièce séparée 0.50

NOTA. — Sauf *La Princesse enchantée*, toutes ces pièces peuvent être jouées par de jeunes acteurs.

VIENT DE PARAITRE

LE BAILLY, ÉDITEUR, O. BORNEMANN, SUCCESSEUR
PARIS, 15, Rue de Tournon

LEMERCIER DE NEUVILLE

Œuvres Théâtrales

THÉATRE DE GUIGNOL

L'auteur des Pupazzi, Lemercier de Neuville, sollicité par nous, a bien voulu nous faire un nouveau Théâtre de Guignol, pour remplacer l'ancien qui devenait par trop usé. Ce qu'il a cherché avant tout, c'est le comique sans grossièreté et aussi la facilité d'interprétation. On le sait, nul n'est plus compétent que lui dans le maniement de ces petits personnages, aussi ses pièces, très variées, très bouffonnes et en même temps littéraires sont-elles faciles à jouer. Du reste, il n'a pas ménagé les explications, et le premier volume est-il précédé d'une notice où l'art du Guignol est entièrement démontré.

2 Volumes in-18 Jésus à 3 francs chaque

Port en plus 30 *cent. par Vol.*

TABLE DES MATIÈRES

PREMIER VOLUME

NOTICE

Comment on tient un personnage
Comment on le fait vivre
Accessoires, décors, costumes

I. Une affaire d'honneur . 3 Pers.
II. Le fantôme..... 3 »
III. Une journée de pêche.. 4 »
IV. Le sac de pommes de terre 5 »
V. Le grand Palot..... 5 »

DEUXIÈME VOLUME

I. L'éducation de Pierrot.. 5 Pers.
II. Le petit domestique.... 6 »
III. Pierrot pendu..... 7 »
IV. L'auberge du mouton enragé..... 6 »
V. La Jeunesse de Guignol 7 »

N°

ALBUM DU MARIAGE

Choix de MONOLOGUES

PAR LEMERCIER DE NEUVILLE

à 50 centimes chaque

1. **Un Célibataire endurci**, Monologue. *(Un Invité).*
2. **Colas et Colette**, Monologue. *(Un Invité).*
3. **Le Garçon d'Honneur**, Monologue. *(Garçon d'Honneur)*
4. **Le Garçon d'Honneur**, Toast. *(Garçon d'Honneur).*
5. **Le Mari qu'il me faut**, Monologue. *(Demoiselle d'Honneur)*
6. **Le Cortège des Lys**, Monologue. *(Demoiselle d'Honneur)*
7. **La Jarretière**, Monologue. *(Une Invitée).*
8. **La Célibataire**, Monologue. *(Une Invitée).*
9. **Les Moineaux**, Monologue. *(Petit Garçon).*
10. **Les Deux Gamins**, Monologue. *(Un Témoin).* **Compliment** *(Petite Fille).*
11. **Toast du Marié.** *(Marié).*
12. **Le Meilleur des Maris.** *(Demoiselle d'Honneur).*
13. **Les Deux Ormes.** *(Noces d'Or et d'Argent).*
14. **Demoiselle d'honneur.** *(Demoiselle d'honneur).*

Les mêmes en un volume : 2 fr.

A LA MÊME LIBRAIRIE

15. **La Cinquantaine** (PHILÉMON ET BAUCIS), Dialogue pour 2 enfants, par **Amédée BURION.** *(Pour Noces d'Or)*

Tous droits de traduction, d'exécution et de reproduction réservés pour la France et l'Etranger, y compris la Suède et la Norvège.

LEMERCIER DE NEUVILLE

* * *

Monologues

ET

RÉCITS

EN VERS ET EN PROSE

POUR

Fillettes et Jeunes Filles

Prix 2 francs

Monologues

ET

RÉCITS

EN VERS ET EN PROSE

POUR

Petits Garçons et Jeunes Gens

Prix 2 francs

Imprimerie de Poissy. — LEJAY FILS et LEMORO.
Poissy (S.-et-O.) — Téléph. 52. — Bureau à Paris, 59, rue du Rocher.

PN
1981
L445

Lemercier de Neuville, Louis
Ombres chinoises

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY